

ADORATION ET SERVICE

BULLETIN UISG

NUMÉRO 155, 2014

AVANT-PROPOS	2
ADORATION ET SERVICE : DEUX AILES, UN MÊME ÉLAN <i>P. Benjamín González Buelta, SJ</i>	3
INQUIÉTUDE DU CŒUR ET BLESSURES DE LA VIE LA PLACE DU NOUVEAU SACRÉ <i>P. Paul Murray O.P.</i>	12
RENOUVELER LE TMOIGNAGE PROPHETIQUE ET L'OPTION POUR LES PAUVRES <i>INVITATION FAITE AUX FEMMES RELIGIEUSES AFRICAINES DE REJOINDRE LES PÉRIPHÉRIES DE LA VIE</i> <i>Sr Kenyuyfoon Gloria Wirba, TSSF</i>	25
COMME UNE MUSIQUE AUX OREILLES DU PÈRE <i>P. David Glenday, MCCJ</i>	32
PAROLES DU PAPE FRANÇOIS AUX CLARISSSES	36
LA VIE DE L'UISG	38

Le Pape François, lors de son audience avec les 800 participants à l'Assemblée plénière de mai 2013, a défini la vie religieuse comme « un exode de soi dans un chemin d'adoration et de service », une idée que nous avons essayé d'approfondir dans ce numéro du Bulletin comme dans le précédent.

Le jésuite *Benjamín González Buelta* développe cette belle métaphore avec un article : **Adoration et service : deux ailes, un même élan**. « L'adoration consacre le service et le service incarne l'adoration ». C'est la contemplation qui façonne en nous un cœur de service selon Dieu, notre serviteur dans l'Histoire. « Il nous faut être attentifs aux signes des temps et accueillir dans notre cœur la proposition de Dieu de créer avec lui la nouveauté qu'il offre ».

Inquiétudes du cœur et blessures de la vie. Un nouvel espace sacré est la réflexion que nous propose le dominicain irlandais *Paul Murray* qui part de la barrière entre le sacré et le profane, que Jésus a détruit grâce au don de soi jusqu'à la mort. Avec des exemples très parlants il raconte comment a été vécu, ou cessé d'être vécu dans l'Histoire, ce culte nouveau et ce concept nouveau du sacré. Il termine en disant : « Ce que nous considérons jadis comme sans espoir et hors la loi est maintenant au centre. Ce qui était jugé profane est maintenant sacré. En Christ nous sommes un temple saint ».

Dans son article **Renouveler le témoignage prophétique et l'option pour les pauvres : Invitation faite aux femmes religieuses africaines de rejoindre les périphéries de la vie** la camerounaise *Gloria Wirba* adresse un appel aux religieuses d'Afrique pour qu'elles se mettent au service des plus pauvres. Ce service désintéressé sera le meilleur moyen d'annoncer le Dieu miséricordieux auquel elles croient.

Nous avons ajouté une brève réflexion du P. *David Glenday*, missionnaire combonien sur la miséricorde comme **Source de la mission**. « La miséricorde est le four où l'on cuit le vase de la mission ». Une miséricorde qui va au-delà du pardon et qui nous offre une grâce de croissance et de transformation.

Pour évoquer l'expérience d'unité entre l'adoration et le service nous citons les paroles si éloquentes du Pape François aux Clarisses lors de sa visite à Assise. Dans une allocution spontanée, non écrite, il insiste clairement sur une contemplation de Jésus-Christ qui se traduit par une grande humanité en évitant ce qu'il appelle « un excès de spiritualité ».

ADORATION ET SERVICE : DEUX AILES, UN MÊME ÉLAN

P. Benjamín González Buelta, SJ

Benjamín González Buelta est un jésuite espagnol qui a une forte expérience d'insertion parmi les pauvres. Il a vécu pendant 27 ans en République Dominicaine où il a été maître des novices et provincial. Il est actuellement chargé de la dernière étape de formation des Jésuites à Cuba. Il a publié de nombreux livres de spiritualité.

Original en Espagnol

1. Adoration et service sont inséparables

A l'annonciation, Marie s'exclame : « Voici la *servante* du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole » (Lc 1,38). Quand elle rencontre Elisabeth, Marie chante : « mon âme *exalte* le Seigneur » (Lc 1,46). Le fait de servir et de louer, d'adorer le Seigneur sont deux dimensions inséparables du même mystère, de la rencontre avec ce Dieu qui vient transformer la terre en dialoguant avec nous et qui se révèle quand Il demande à Marie la permission que son Fils s'incarne en elle pour devenir « un parmi d'autres » (Ph 2,7).

L'adoration et le service sont deux pôles évangéliques qui ne peuvent cohabiter que dans un dialogue sans fin. Comme les deux ailes d'une colombe. Les deux ailes naissent dans le même corps, reçoivent le sang du même cœur et volent de manière concertée vers un même destin. Elles dialoguent avec les vents de l'air qui les secouent et la force de gravité qui les tire vers la terre. Elles évoluent à l'unisson pour suivre une direction fixe ; parfois pour tourner l'une descend et l'autre monte mais elles sont toujours parfaitement synchronisées. Il n'y a pas une aile pour monter vers les hauteurs du ciel limpide et l'autre pour atterrir dans la saleté de la terre.

L'adoration et le service sont liés. Nous sommes des serviteurs de Dieu à travers de petites actions mais Il est notre serviteur quand Il déroule avec sagesse le prodige de la création et donne souffle, dans le respect de notre autonomie, au mystère de l'Histoire. Nous contemplons et nous adorons Dieu par des chants, dans le silence gratuit de moments limités mais il nous regarde chacun de toute son éternité avec un amour intime qui ne s'éloigne jamais de

nous. Louons la grandeur de Dieu, la sienne nourrit la nôtre.

A partir de cette expérience, située au cœur de notre existence, nous aussi sommes invités à contempler avec respect la dignité sans limite de chaque existence humaine et à la servir avec dévotion, ferveur et reconnaissance. C'est ainsi que Dieu se fait présent à nos sens dans les vies qui grandissent en harmonie, les chairs blessées et les cœurs brisés. L'adoration consacre le service et le service incarne l'adoration.

Adorons Dieu dans le prodige de sagesse et de beauté qu'est la création, comme François dans le « Cantique des créatures ». Nous l'adorons dans l'Eucharistie, dans le jeûdi saint permanent de son amour jusqu'à l'extrême et dans la croix, où se concentre tout l'amour infini de Dieu dans son don de soi pour nous. Dans le prolongement de ce mystère de l'incarnation, nous contemplons et servons toute personne et tout particulièrement les crucifiés de l'Histoire, les victimes de la violence, ceux qui languissent dans les marasmes de la misère structurelle, ceux qui sont piégés dans les réseaux du trafic humain, de la lutte pour le contrôle de la drogue, les migrants qui tremblent de peur et d'hypothermie aux portes du monde riche, les femmes régulièrement victimes de coups ou de machisme chronique et tous ceux qui se débattent dans les périphéries existentielles de notre temps. Non seulement nous contemplons les pauvres en tant que vendredi saint permanent de Jésus mais aussi comme manifestation du ressuscité dans des vies simples, dans des communautés qui, par leur engagement et leur joie, défient les statistiques et la logique des puissants.

Dans le Fils incarné au milieu de nous, nous comprenons que l'adoration ne regarde pas vers le ciel distant et que le service ne se fait pas devant un Dieu lointain qui nous observerait comme un patron de la distance infinie de sa transcendance. Dieu nous accompagne dans la proximité insondable de notre intimité, parce qu'Il ne cesse jamais d'être le serviteur qui assume avec nous les personnes et l'Histoire, à partir de l'En-Bas le plus détruit et de l'intériorité sans témoin de toute personne, sans exception.

Un jésuite d'âge moyen me disait, en faisant la retraite de 30 jours des exercices spirituels : « En méditant sur le fait que je suis créé pour louer, révéler et servir Dieu, j'ai senti que Dieu me louait, me révérait et me servait. Je me suis senti invité à servir les autres de la même manière ».

« Adorer et servir: deux attitudes qui ne peuvent pas être séparées, mais qui doivent toujours aller de pair. Adorer le Seigneur et servir les autres, en ne gardant rien pour soi : tel est le «dépouillement» de celui qui exerce l'autorité. Vivez et rappelez toujours le caractère central du Christ, l'identité évangélique de la vie consacrée. Aidez vos communautés à vivre l'« exode » de soi dans un chemin d'adoration et de service, avant tout à travers les trois

axes de votre existence. » (Pape François. Assemblée Plénière de l'UISG, 2013)

2. Idoles virtuelles et serviteurs colonisés

Nous parlons d'adoration dans une culture globale caractérisée par un *déficit d'intériorité*, où il devient difficile de regarder en soi pour y rencontrer Dieu qui surgit dans le silence, comme centre de notre être. En général, nous sommes fortement confrontés à l'écho d'innombrables sensations séductrices, qui pénètrent par nos sens, nous traversent de l'intérieur et s'enracinent dans les sillons toujours plus ouverts de nos besoins naturels ou artificiels.

L'*occultation de Dieu* qui se répand dans les sociétés riches va de pair avec le surgissement de nombreuses mystiques diffuses, souvent sans prochain ni Histoire, sans institutions qui les renvoient à une réflexion et à un discernement. *Comment et qui adorer ?* Dans le besoin de transcendance qui brûle au plus profond du cœur humain, le Dieu de Jésus a été remplacé par des « idoles virtuelles ». Maquillées par des conseillers en image et promues par les nouvelles technologies, elles brillent dans l'Olympe séculier, séduisent les regards et subtilisent nos cartes de crédit. « *Qui modèle un Dieu ou fond une image si ce n'est pour en tirer quelque chose* » (Is 44,10). Au milieu du désert, perdus, sans horizon, nous construisons des idoles d'or que nous pouvons adorer (Ex 32,1). Les gens connus, les « *celebrities* » qui amusent et divertissent, nous séduisent en défilant sur les nombreux tapis rouges de la gloire, du pouvoir ou de l'argent.

Le service également s'érode dans des identités incertaines, avec des liens affectifs et des engagements faibles « jusqu'à ce que le temps nous sépare ». L'« *individualisme narcissique* » est protégé par des mots de passe électroniques, où la personne se centre sur elle-même, sur son bien-être et s'ouvre difficilement au service des autres. Le sens de la solidarité humaine se limite parfois à un « feu de paille solidaire » devant une tragédie bouleversante, avant d'être remplacée par une autre nouvelle qui fait diversion, sans temps suffisant pour développer des racines et créer une prise de conscience et des liens d'engagement stables. Les « marques » sont les *nouveaux colons* qui travaillent pour leurs patrons et qui rivalisent pour s'emparer de nous dans les écrans publicitaires, devant nos yeux mais aussi en nous, avec une rivalité d'intérêts différents qui suivent des chemins contradictoires et nous fragmentent de l'intérieur. En nous pressant de décider « maintenant », sans attendre, sans perdre l'occasion, elles peuvent créer en nous des « entrailles impatientes », incapables du repos contemplatif de l'adoration où le service prend corps.

L'Esprit travaille aussi dans cette culture et nous avons besoin d'une sensibilité particulière pour le percevoir et l'accueillir, surtout quand ce n'est

qu'un jaillissement en germe. A de nombreuses reprises, le sacré a émigré vers le profane, nous pouvons parfois contempler dans des activités sociales et artistiques, la trace de l'Esprit qui nous aide à voir scintiller des dimensions de la vie humaine que la hâte et l'autosuffisance ne nous permettent pas d'apprécier habituellement. Il n'y a pas de situation ni de personne où Dieu ne travaille et où Il ne puisse être contemplé, adoré et servi.

Dans ce contexte culturel, nous découvrons des personnes admirables qui écoutent la voix de la transcendance, qui ne leur parvient pas de manière intermittente et d'un ciel lointain mais de l'intérieur de l'être et à partir d'un regard sur le visage des exclus, des derniers. Ils s'engagent pour des « utopies possibles », ils luttent pour les « droits humains » de tous et servent dans le bénévolat sans frontières géographiques, religieuses ou culturelles et sans désir caché de reconnaissance ou de prosélytisme. Ils ne font la une que quand ils sont enlevés par des groupes armés ou disparaissent dans des zones inaccessibles.

Dans ce manque de transcendance, de nombreux religieux(les) de vie contemplative enfermé(e)s dans leurs cloîtres, sont une « flamme qui brûle sans se consumer » au milieu du désert de ce siècle, même si peu sont ceux qui s'arrêtent pour contempler ce prodige d'adoration comme Moïse qui s'approcha pour contempler le buisson ardent dans le désert (Ex 3,3) ou perçoivent la profondeur de ce service, offert dans la gratuité, sans paiement possible, à quiconque veut se laisser illuminer. En même temps, de nombreux religieux(les) de vie active révèlent la profondeur de leur adoration dans le don d'eux-mêmes, dans un service qui engage toute la personne et toute la largeur de la vie aux « périphéries existentielles » du monde. La vie religieuse contemplative et la vie religieuse active sont comme les deux ailes du cœur de Dieu, dans le corps ecclésial, au service du Royaume de Dieu.

3. Jésus, le Fils serviteur

Le troisième chapitre de l'Évangile de Luc nous présente la situation du peuple hébreu comme absolument fermée (Lc 3,1-3). Il était contrôlé par de nombreuses personnalités menaçantes de l'Empire romain et du peuple hébreu : Tibère, Ponce Pilate, Ane, Caïphe et les fils d'Hérode. Le pouvoir politique et religieux contrôlait son avenir.

Dans ce contexte, le bruit court jusqu'à Nazareth que Jean annonce quelque chose de nouveau au Jourdain. Jésus arrive de Galilée, il rassemble les gens, écoute leurs souffrances et leurs attentes et se fait baptiser pour signifier son accueil à la proposition du prophète qui dit que l'envoyé de Dieu est proche. Alors qu'il est en prière après le baptême, en union sans faille avec le Père, son engagement est confirmé : « Tu es mon Fils bien-aimé » (Lc 3,22).

En se sentant le Fils bien-aimé, il se sent aussi le serviteur d'une mission nouvelle qui change sa vie d'artisan de Nazareth. Le service ne peut naître que de l'amour. Choisir le service c'est toujours une alliance avec Dieu, notre serviteur, et une adoration qui s'incarne dans la vie.

Jésus s'est offert pour la mission annoncée par Jean mais comment la réaliser ? Il lui faut un long temps de contemplation et de discernement pour avoir de la clarté sur sa manière de servir. L'Esprit conduit Jésus au désert pour qu'il y soit tenté et expérimente dans sa psychologie et dans son corps la pression des attentes des Juifs synthétisées en trois tentations. Les Juifs ont une idée préconçue du Messie et chaque groupe le veut d'une certaine manière.

Jésus ne vas pas *réduire* sa mission à donner à manger au peuple affamé et écrasé par la pauvreté et les impôts. Il faut aussi la Parole de Dieu qui relève les personnes et leur rende leur dignité pour produire les biens nécessaires à la juste organisation de la société. Il ne *séduira* pas le peuple par un geste spectaculaire en se jetant du haut du temple mais il s'approchera de tous dans des rencontres vulnérables, d'où sortiront des personnes guéries de leur paralysie, de leur cécité ou de la lèpre qui les maintenaient en marge de la vie. Enfin, il n'acceptera pas non plus de *dominer* son peuple à la manière des puissants de l'époque. A la fin de ce processus, Jésus donne une réponse radicale : « *C'est le Seigneur que tu adoreras, lui seul que tu serviras* » (Mt 4, 10) C'est une parole d'unification de toute sa personne dans le don à l'unique Père dans un seul projet.

Aussi bien dans le baptême que dans le désert, le service apparaît uni à l'adoration, au don absolu au Père, de telle sorte que celui qui voit Jésus voit le Père (Jn 14,9). Servir est le contraire de dominer, de prendre les commandes que nous donnent, dans la mesure où cela les arrange, ceux qui détiennent le pouvoir et envers qui nous serons endettés si nous le recevons d'eux. Le pouvoir n'est pas là pour s'approprier la vie mais pour la rendre possible.

Au bord de sa passion, quand Jésus sentait que les forces hostiles tramaient son départ définitif, il fit un geste de service qui révéla son amour « jusqu'au bout » (Jn 13,1). Jésus a lavé les pieds de ses disciples, comme le faisaient les serviteurs de la maison avec les invités. Laver les pieds, voilà son expression d'être Maître et Seigneur. Il nous a promis le bonheur si nous participons avec lui à ce style de magistère et de seigneurie (Jn 13, 17).

Pierre refuse ce service et ne permet pas que Jésus lui lave les pieds. Mais ce faisant, il s'écarte de Jésus, il s'enferme dans une autosuffisance orgueilleuse qui ne connaît pas le manque, les limites personnelles, le besoin d'être aidé par les autres à différents moments de la vie.

Dans l'Histoire, Dieu demande notre aide, au fond de la souffrance humaine, pour qu'en nous sa présence ait des mains et un visage offerts aux

sens de ceux qui souffrent. Il compte sur notre cerveau et sur nos capacités pour accueillir son offre de vie nouvelle qui doit se concrétiser marquée du sceau de notre créativité.

4. Serviteurs dans le monde de Dieu

Le monde n'est pas « le lieu où Dieu se manifeste » comme une scène où il apparaîtrait de temps en temps, se promenant à la tombée du soir comme le dit si joliment la Genèse mais il est manifestation de Dieu, de sa créativité infinie et de son amour inépuisable parce qu'Il travaille dans la profondeur du réel (Jn 5,17). Tandis qu'il contemplait la création, T. de Chardin disait au Seigneur : « Pas votre *Épiphanie*, Jésus, mais votre *diaphanie*, la *transparence de tout* ». Ce grand mystique demandait à Dieu la grâce de percevoir son action créatrice de vie nouvelle au cœur de toute réalité.

Pour adorer Dieu et le louer, nous ne devons pas seulement fermer les yeux pour une adoration intime, il faut aussi les ouvrir pour contempler son œuvre en chaque personne, dans la création et dans l'Histoire. La « mystique des yeux fermés » où nous sommes en relation avec Dieu dans l'intimité est tout aussi importante que la « mystique des yeux ouverts » qui dissout avec un regard contemplatif l'écorce de tout le réel et perçoit au fond Dieu notre serviteur.

Si dans l'adoration de Dieu nous faisons parfois l'expérience de la nuit obscure de l'âme, dans la contemplation et le service du monde, nous pouvons aussi traverser des nuits obscures de l'Histoire, où nous sommes purifiés de toute prétention de contrôle sur le mystère de Dieu et sur son projet de salut. Dans le monde, nous pouvons contempler l'œuvre incessante de l'Esprit qui offre la nouveauté de Dieu et encourage la créativité humaine dans toutes les périphéries du monde : celles de la science dans les laboratoires et les bibliothèques, celles de la transformation personnelle dans les processus intimes et celles de l'histoire dans les luttes pour que la vie humaine grandisse tournée vers le Royaume de Dieu.

Quand un temple ou une image ne sont pas respectés pour ce qu'ils sont et signifient, nous parlons de « profanation » et nous faisons des rites de « réparation » pour, en quelque sorte, laver la saleté et recréer le vrai sens du sacré. Le premier temple est le cosmos. Ainsi le décrit la Genèse dans le récit de la création (Gn 3,8) et l'image la plus réelle de Dieu est celle de chaque corps humain où l'Esprit demeure. Quand nous détruisons le temple de la création avec la dégradation écologique, ou quand nous le bardons de cicatrices avec les barbelés de l'injustice, quand nous excluons ou maltraitons une personne, alors nous pouvons parler de profanation et de la nécessité de restaurer ce que nous avons brisé.

5. Dans les entrailles de l'adoration

Quand nous adorons le Seigneur, nous cherchons un espace favorable et nous lui consacrons un temps où toute notre personne se centre sur l'accueil de l'amour infini de Dieu d'où nous venons, dans lequel nous existons et vers lequel nous allons. Nous ne cherchons pas de lumière particulière sur une obscurité qui nous angoisse, ni n'essayons de discerner à un carrefour qui nous inquiète, mais simplement, nous nous laissons exister dans l'amour de Dieu. C'est une prière de gratitude qui ne cherche à résoudre aucune question personnelle, à obtenir rien de spécial. Pourtant, cette forme de prière nous transforme.

Le premier fruit de cette prière, c'est l'intégration personnelle puisque toute notre personne est unifiée. Le corps, la pensée et l'affectivité s'unissent dans la décision de vivre entièrement dans la reconnaissance. Dans le silence contemplatif on place toutes les paroles, dans cette présence sont contenues toutes les rencontres et cette quiétude alimente toutes nos activités.

Quand nous sentons l'amour de Dieu en nous et en toute créature, notre regard sur la réalité change, soutenu par l'amour de Dieu qui ne cesse d'atteindre le cœur même de nos vies. Plus profond que les menaces que nous fuyons instinctivement et que la fascination de la beauté sur laquelle nous pouvons poser une main possessive, nous contemplons la réalité baignée par Dieu et cela nous permet de refléter au monde, dans notre regard, ses meilleures possibilités de dignité et d'espérance.

La gratuité avec laquelle nous entrons en relation avec Dieu guérit notre cœur des ambiguïtés cachées dans l'éclat et la fausse sagesse de nos motivations et nous fait entrer dans des relations plus désintéressées avec la réalité, sans utiliser les personnes comme objet de notre désir de séduction.

Nous pénétrons plus avant dans le cœur de Dieu et Dieu entre en nous dans une rencontre qui ne cesse de grandir dans la profondeur et dans le temps. Le cœur du service s'origine dans le cœur de la contemplation, à la manière de Dieu qui est notre serviteur dans l'Histoire.

6. La « dévotion » exprime l'unification

Nous vivons l'adoration et le service comme deux réalités séparées dans le temps : le calme de l'adoration et l'activité du service. Mais si les deux sont authentiques, l'une avance vers l'autre pour construire une seule personne unifiée, en harmonie, ce qui donne une qualité humaine qui s'exprime et se nourrit aussi bien de la relation directe avec Dieu que de la rencontre avec le prochain et toute la création.

Dans son expérience mystique, recueillie dans son Journal Spirituel,

Ignace de Loyola sent que sa relation avec Dieu ne doit pas être de crainte mais d'amour et il demande: « *Donne-moi l'humilité amoureuse, il me semblait que la révérence et le respect ne devaient pas être craintifs mais amoureux* » (DE178). Cette expérience spirituelle remplie de joie grandit jusqu'au moment où il comprend « *que viendrait ensuite la même chose avec les créatures* », c'est à dire l'humilité amoureuse (DE 179). Nous sommes les mêmes dans notre relation avec Dieu et avec les autres et la vérité de l'adoration nous conduit, se révèle et se manifeste dans le respect et la qualité de notre service.

Cette expérience mystique d'Ignace nous aide à comprendre pourquoi il insiste pour que ses compagnons cherchent Dieu présent en toute chose, de manière à « *ne pas trouver moins de dévotion* » dans les relations humaines que dans la prière. Peut-être que le mot dévotion, qu'on réserve en général à la prière personnelle ou à la liturgie, peut indiquer cette synthèse entre adoration et service chez une personne unifiée dans sa vie quotidienne.

« Mais l'heure vient où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car tels sont les adorateurs que cherche le Père » (Jn 4,23). Ni le mont Garizim ni le temple de Jérusalem ne sont des espaces exclusifs ou catalogués comme meilleurs ou pires que d'autres espaces religieux. Où que nous soyons, dans n'importe quelle zone géographique, le plus important est d'adorer Dieu en esprit et en vérité. Chaque pas vers la rencontre, chaque mot ou geste pour créer le monde selon le cœur de Dieu peut s'inscrire dans une liturgie inspirée par l'Esprit de vérité, qui n'a jamais été écrite dans des rites religieux.

Dans l'adoration, nous offrons à Dieu notre temps, notre affectivité, notre capacité de décision et nous dépassons les résistances internes de l'égo qui tourne sur lui-même. Dans le service, nous livrons à Dieu notre activité. Dans l'adoration, nous nous unissons au cœur de Dieu et dans le service, par notre travail, nous nous unissons à l'action de Dieu. Dans l'adoration, nous nous perdons dans le mystère de Dieu dans l'intimité d'une rencontre sans fin et dans le service, nous nous consumons dans le mystère de Dieu dans l'Histoire. Dans les deux cas, nous nous donnons. Collaborer avec Dieu dans l'action donne consistance et vérification historique au don de nous-mêmes dans l'adoration ; de même le don dans l'adoration donne cœur et intériorité à notre service. Le don de nous-mêmes est une réponse à Dieu qui nous aime toujours le premier.

7. Créer la nouveauté de Dieu

Dieu est avènement, amour qui arrive toujours nouveau, aussi bien dans la profondeur de la rencontre avec lui que dans la nouveauté que nous offre l'Histoire. Il nous propose de créer du neuf avec lui.

La gratuité et l'efficacité sont un pôle évangélique qui complète très bien le pôle de l'adoration et du service. L'amour chrétien essaie d'être efficace dans l'Histoire, il aide les personnes concrètes, il pèse sur la transformation des structures qui déforme la vie et les institutions qui les sous-tendent. Mais pour que l'amour ait une efficacité évangélique, il doit être gratuit. Tout ce qui n'est pas gratuit émet des factures de reconnaissance, de loyauté personnelle ou de succès à la hauteur de nos attentes. Il peut même émettre des factures envers nous-mêmes, éroder notre estime de soi parce que nos prévisions ne sont pas avérées ou faire de nous les maîtres de la nouveauté parce que nous la considérons « nôtre », comme si elle portait au coin notre signature. Dans l'Évangile de Luc (10, 25-37), Jésus nous présente la parabole du bon samaritain qui aide un juif attaqué et blessé au bord du chemin. Dans un geste insolite de solidarité qui passe par-dessus l'inimitié historique entre juifs et samaritains, et au risque même de sa propre sécurité personnelle, le samaritain s'arrête, soigne le blessé, le charge sur sa monture et l'emmène à l'auberge pour qu'on s'occupe de lui. Il lui ouvre un crédit sans limite pour que l'aubergiste le soigne. Le samaritain aime avec un amour efficace parce que gratuit, il prend des risques, il interrompt son chemin et apporte l'argent de son travail pour le soigner avec un cœur qui n'émet de factures pour personne.

Nous ne savons jamais quelle sera la nouveauté de Dieu à un moment donné. Nous savons seulement qu'elle est façonnée dans des processus lents de germination qui se cachent dans le secret de la terre (Mc 4,26) ou qui apparaissent dans les petits bourgeons des branches qui ont préparé la vie nouvelle sous la noire écorce des durs mois d'hiver (Lc 21, 30). Les temps de silence de Dieu dans l'Histoire, où il semble ne rien faire devant l'urgence des problèmes, sont des temps de gestation de sa nouveauté, dans le respect des rythmes des processus humains. Il protège par l'anonymat la fragilité des commencements, comme une mère protège l'embryon dans son ventre. Le prophète Isaïe l'exprime de manière très visuelle par une image maternelle de Dieu, comme s'il portait l'avenir en son sein : « Longtemps j'ai gardé le silence, je me taisais, je me contenais. Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais tout en haletant. » (Is 42,14). Il nous faut être attentif aux signes des temps et à la proposition de Dieu dans notre cœur d'accueillir et de créer avec lui la nouveauté qu'il nous offre.

La gratuité de la contemplation et de la louange où nous donnons à Dieu notre temps et notre affectivité purifie notre cœur pour que nous livrions notre vie au service du Royaume de Dieu sans faire de comptes, sans vouloir fixer de délais précis à son intervention dans l'Histoire, sans l'attendre sur les chemins que nous avons tracés selon le calendrier de nos programmations. C'est ainsi que l'adoration devient un service et le service exprime l'adoration de Dieu, notre serviteur.

INQUIÉTUDE DU CŒUR ET BLESSURES
DE LA VIE
LA PLACE DU NOUVEAU SACRÉ

P. Paul Murray, O.P.

Paul Murray O.P. est un dominicain irlandais, poète et professeur à Rome à l'Université St Thomas, l'Angelicum. Il est l'auteur de plusieurs livres qui ont été publiés en Irlande, en Angleterre et aux Etats-Unis.

Cet article a été publié dans la revue Religious Life Review n. 282, Sept/Oct 2013.

Original en anglais

Si je devais choisir l'assertion de Jésus qui me paraît la plus remarquable, la plus surprenante de tout le Nouveau Testament, j'aurais du mal à donner immédiatement une réponse. Plus d'un verset, bien entendu, vient immédiatement à l'esprit. Mais parmi eux tous, il y a une affirmation qui, à mon avis, a dû complètement renverser les contemporains de Jésus qui l'ont entendue les premiers, une affirmation qui a pu leur paraître non seulement osée mais subversive, surtout étant donné l'énorme respect que le peuple juif avait pour le Sabbat et ses obligations. L'affirmation à laquelle je pense est la suivante :

« Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat ! »
(Mc 2, 27)

Aujourd'hui encore, au troisième millénaire, après 20 siècles de christianisme, cette affirmation paraît fraîche et révolutionnaire. A première vue, elle semble remettre en cause une vieille distinction sur laquelle se fonde traditionnellement la religion, à savoir la distinction entre le sacré et le profane. Qu'est-ce que Jésus entend par cette affirmation remarquable ? Se peut-il que la tradition chrétienne, après tant de siècles, n'ait pas pleinement saisi toutes ses implications ?

Une autre affirmation de Jésus provoque un peu la même surprise. Quand il parle, par exemple, à ses disciples des bénédictions à venir au Ciel pour ceux qui, dans cette vie, ont rassasié les affamés, accueilli des étrangers,

vêtu des personnes nues et visité les prisonniers, nous pourrions nous attendre à ce qu'il conclut : « Faites cela et, en temps voulu, vous hériterez du Royaume préparé pour vous par mon Père. » Mais ce n'est pas le message qu'il communique. Étonnamment, il dit plutôt : « Je suis en prison et vous me visitez, j'ai faim et vous me donnez à manger, je suis nu et vous m'habillez. » En réalisant que celui qui faisait cette affirmation n'était pas un simple mortel mais Dieu fait chair, le Très Saint Fils de Dieu, les disciples de Jésus ont dû être étonnés. Selon eux, la sainteté appartenait tout naturellement à l'ordre du sacré. Comment, alors, le Très Saint pouvait-il parler de lui-même comme appartenant à la dérélition, à la saleté et au théâtre du monde profane, ce monde des malades et des blessés, des affamés et des nus, des mendiants, des prisonniers, des marginaux ? La notion ancestrale du sacré ne s'en trouvait-elle pas complètement renversée ? Et dans ce cas, comment comprendre cet incroyable renversement, ce nouveau sacré établi par Jésus ?

1. Le nouveau temple, le nouveau sacré

La sainteté, dans la tradition juive, a toujours été liée au mot « séparation » et, en particulier, à la notion d'un fossé radical entre le sacré et le profane. Ceux qui étaient purs devaient être protégés des impurs, les propres des sales, les justes des pécheurs. Le temple, considéré comme l'endroit le plus sacré, était construit en suivant ce principe fondamental de séparation. Il était tout d'abord séparé de la ville par ses murs. Ensuite, dans l'enceinte des murs du temple, le Saint des Saints était établi dans un endroit à part. Comme signe ultérieur de séparation, le Saint des Saints, le Siège de la Miséricorde de Dieu, était couvert d'un voile ou rideau. Ce voile, bien entendu, était le symbole ultime de la séparation. Rien ne pouvait arriver plus à propos, par rapport au sacré, que ce que nous raconte l'Évangile de Matthieu au moment de la mort de Jésus, à savoir que « Le voile du Sanctuaire se déchira en deux, du haut en bas » (Mt 27, 51).

Cela veut dire qu'à cause du sacrifice du Christ, du don total de lui-même jusqu'à la mort, il n'y a plus aucune barrière entre nous et ce qui est le plus sacré. Comme le dit la Lettre aux Hébreux :

« Car par une oblation unique il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il sanctifie... Ayant donc, frères et sœurs, l'assurance voulue pour l'accès au sanctuaire par le sang de Jésus, par cette voie qu'il a inaugurée pour nous, récente et vivante, à travers le voile - c'est-à-dire sa chair -, et un prêtre souverain à la tête de la maison de Dieu, approchons-nous avec un cœur sincère, dans la plénitude de la foi. » (He 10, 14, 19-21).

Le Christ meurt nu sur la pente d'un mont, en dehors du temple, en dehors de la ville, accomplissant ainsi la purification de toute la terre et

faisant de chaque montagne et vallée, rivière et océan le lieu d'une bénédiction nouvelle, un lieu propre à la prière. En mourant sur la croix, il devient le prêtre, non d'un seul peuple, d'une religion exclusive mais le prêtre du monde entier. Et nous tous, en tant qu'êtres humains, avons donc accès à ce qui est le plus sacré parce que le nouveau temple sur la terre, le vrai Saint des Saints n'est rien d'autre que le corps du Christ Jésus. « Jésus leur répondit : Détruisez ce sanctuaire et en trois jours je le relèverai. Il parlait du sanctuaire de son corps. » (Jn 2, 19).

Les conséquences de cette affirmation sont colossales. Les premiers chrétiens ont rapidement saisi ce que cela impliquait exactement pour leurs vies de croyants. Oui, le nouveau temple c'est le Christ mais c'est aussi le corps du Christ, son Eglise, la communauté des fidèles. Et c'est pourquoi St Paul, en écrivant aux Corinthiens n'hésite pas à dire : « Ou bien ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint Esprit, qui est en vous » (I Co 6, 19) Dieu ne faisait manifestement qu'un avec les vies blessées de ces premiers chrétiens. Et c'est cette révélation, bien sûr, qui a fait rouler Paul à terre au moment de sa conversion. La voix qu'il a entendu du ciel ne criait pas : « Pourquoi persécutes-tu les pauvres chrétiens » mais : « Saül, Saül, pourquoi *me* persécutes-tu ? » (Ac 9,4)

Déjà pendant sa vie, Jésus, par des signes clairs, s'est délibérément identifié aux personnes en souffrance. Il était prêt, par exemple, à enfreindre l'interdiction de la loi mosaïque et, une fois, a même permis à un boiteux et à un aveugle de venir vers lui au temple où il les a guéris, chose inouïe. Il a également laissé une prostituée le toucher et a lui-même touché des personnes handicapées, des lépreux et même des morts. Signes de sa surprenante compassion. Mais c'était aussi, si je peux me permettre, les premiers indicateurs d'une révélation qui viendrait plus tard, par rapport à ce que nous pourrions appeler la dignité cachée et le caractère sacré de la personne humaine et du corps humain. St Paul a donné des mots à cette nouvelle révélation dans le passage déjà cité des Corinthiens : « Ou bien ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint Esprit, qui est en vous » (I Co 6, 19).

2. Le corps humain est sacré

Dans quelle mesure, pouvons-nous alors nous demander, avons-nous au cours des siècles vécu à la hauteur de cette remarquable vision que St Paul nous a ici communiquée ? Existe-t-il, dans la tradition, des preuves abondantes que cette vision a été vécue et comprise par les fidèles laïcs de l'Eglise et par les nombreux religieux(es) de l'Eglise du passé ? Cette nouvelle sacralité a-t-elle attiré immédiatement l'attention, ressort-elle de la théologie vécue par nos saints et poètes, par nos moines et mystiques, par nos artisans,

paysans, peintres et théologiens ? Il est bien entendu impossible, dans un seul exposé, de donner une tentative de réponse adéquate à cette question. Il suffira donc que j'attire votre attention sur quelques textes présents et passés qui abordent ce sujet. Et je suis sûr que vous me permettrez pour commencer, d'évoquer un certain nombre de textes dominicains.

Des témoins nous disent que St Dominique passait de longues nuits en prière. Selon un de ses contemporains, saint lui aussi, Frère Jean de Bologne, après avoir longuement prié et s'être prosterné face contre terre sur le sol de l'église, Dominique se levait et accomplissait deux actes d'hommage simples. Tout d'abord, dans l'église, il « *visitait* tour à tour chaque autel... jusqu'à minuit ». Ensuite « il allait tout doucement *visiter* ses frères endormis ; et, si nécessaire, il les bordait. »¹ En latin, le même verbe « *visitare* » est utilisé pour visiter les autels sacrés et les frères endormis. On a la nette impression que le respect de Dominique pour chaque autel de l'église est intimement lié au respect et à la sollicitude qu'il a pour ses frères endormis. C'est presque comme si Dominique reconnaissait, dans un premier temps, la présence du sacré dans les autels puis – avec pas moins de respect – cette même présence chez ses propres frères.²

Je crois que nous pouvons dire que, pour des disciples authentiques de Jésus, la personne humaine – le corps humain –, loin d'être regardée comme appartenant purement au domaine séculier ou à un domaine en dehors du sacré, est considérée comme rien de moins que le temple même du sacré, le temple de l'Esprit de Dieu. L'esprit humain a non seulement acquis une nouvelle dignité en Christ mais le corps humain a aussi été rendu saint par l'événement de l'Incarnation. Cette vérité sur la sainteté du corps a été violemment contestée par un groupe puissant d'hérétiques à l'époque de St Dominique. En conséquence, Dominique a passé la plupart de sa vie de prédicateur à défendre les deux grands piliers qui sous-tendent cette vérité : le dogme de la création et le dogme de l'Incarnation.

Un des plus importants textes primitifs, concernant la vie de prière de Dominique, un texte qui s'intitule *Les neuf manières de prier*, donne une place inhabituelle au rôle du corps. En terme de prière, il ne suffisait jamais à Dominique de se concentrer dans la méditation et d'être en quelque sorte absorbé dans un état de « prière mentale ». Non, Dominique prie avec tout ce qu'il est, corps et âme. Il n'adore pas seulement Dieu en esprit. Il s'incline physiquement devant la présence de Dieu et permet aux membres de son corps de l'attirer ou de le conduire, si l'on peut dire, dans la prière. A un moment, on le voit s'agenouiller par terre ou s'asseoir sur une chaise, complètement absorbé dans la méditation. A un autre moment (dans ce qu'on appelle la prière des mains), nous le voyons élever les mains et les bras dans un geste

de supplication. A un autre moment il est allongé prostré sur le sol dans une humble adoration. Puis nous le voyons à nouveau, dans un moment de besoin extrême, debout, les bras étendus en forme de croix.

Le corps n'est donc pas exclu, *ne peut pas* être exclu de la vie de prière. Il en va de même pour les sens et l'imagination. Margaret Ebner, une mystique dominicaine du moyen-âge à entendu une fois Dieu lui dire : « Je ne suis pas là pour voler les sens, je suis là pour les illuminer ! »³

Sur ce sujet de la dignité de la personne humaine, Yves Congar cite une phrase surprenante du saint orthodoxe Nicolas Cabasilas : « Parmi toutes les créatures visibles, la nature humaine seule peut être vraiment un autel. »⁴ Congar lui-même, dans son livre *Le mystère du temple* écrit avec audace : « Chaque chrétien a droit au titre de « saint » et au titre de « temple ». »⁵ Ce sont des affirmations extraordinaires. Ce qu'elles proclament, c'est que la vie humaine ordinaire est maintenant d'une certaine manière sacré et les détails quotidiens, communs de cette vie ne sont pas moins sacrés. Mais cette vision, cette vision étonnante est-elle encore partagée aujourd'hui par les chrétiens ? Combien, par exemple, oserait poser des affirmations comme celle qui suit ?

Quand vous êtes dans vos casseroles, c'est le centre, c'est l'autel. Quand vous êtes allongés sur votre lit, votre lit devient l'autel. Quand vous lavez la vaisselle ou descendez la poubelle, vous êtes l'autel. Vous foulez une terre sacrée. Tout moment peut être le moment. Tout lieu peut être le lieu.⁶

Ces paroles remarquables viennent d'une homélie d'un prédicateur – un moine anonyme – de notre génération. Mais les prédicateurs chrétiens, au cours des siècles, ont été heureux de faire des déclarations comparables. Le bienheureux Johannes Tauler par exemple, un prédicateur dominicain du XIV^{ème} siècle. Il déclare : « Il n'est aucune tâche, aussi insignifiante ou subalterne soit-elle, qui ne soit une preuve de la grâce spéciale de Dieu. »⁷ Ou encore : « L'un sait comment filer, l'autre comment faire les chaussures, certains sont doués pour les choses pratiques, qu'ils gèrent à leur avantage, d'autres ne le sont pas. Toutes ces grâces sont données par Dieu, c'est l'œuvre de son Esprit. »⁸ Dans la même veine, le grand poète jésuite, Gerard Manley Hopkins, écrit : « Elever les mains en prière rend gloire à Dieu mais un homme avec une fourche à fumier et une femme avec un sceau hygiénique aussi lui rendent gloire. »⁹

3. Une question fondamentale

A ce stade de notre réflexion, nous devons nous arrêter et nous poser une question d'une grande importance. S'il est vrai, comme tous les textes que

j'ai cités jusqu'à présent semblent le suggérer, que la vie humaine ordinaire est sacrée, et que les détails quotidiens les plus basiques de notre existence humaine doivent être regardés comme sacrés ; si, par conséquent, la notion ancestrale du sacré a été délibérément renversée par Jésus : qu'est-ce que cela signifie pour la pratique de la religion ? Si nous devons penser que la terre est sainte et que nos vies humaines sont saintes, quel besoin y a-t-il d'avoir les rites et les règles d'une religion séparée ? Le seul théologien de notre époque qui ait osé poser cette question avec beaucoup de candeur et d'honnêteté a été Joseph Ratzinger. Dans *L'Esprit de la liturgie*, il réfléchit sur le sens du sacré donné par le Christ et demande :

Le monde entier n'est-il pas désormais le sanctuaire de Dieu ? La sainteté ne doit-elle pas être pratiquée en vivant sa vie quotidienne de manière juste ? Notre adoration divine ne consiste-t-elle pas à être des personnes aimantes dans notre vie quotidienne ? ... Le sacré peut-il consister à autre chose qu'à imiter la Christ dans la patience simple de la vie quotidienne ? Peut-il y avoir d'autre temps sacré que celui où l'on met en pratique l'amour du prochain, partout et à chaque fois que les circonstances de la vie l'exigent ?¹⁰

Au centre de cette liste de questions, une en particulier nous interpelle : A la lumière du nouvel enseignement de Jésus, y a-t-il encore une place pour la pratique de la religion ou bien la religion a-t-elle été en quelque sorte supplantée par ce que l'on pourrait comprendre comme la nouvelle mission sacrée, exclusive consistant tout simplement à s'aimer les uns les autres ?

Joseph Ratzinger, avec une sagesse tranquille impressionnante, fait remarquer que la réponse à cette question sera sans doute erronée si non choisissons de passer sous silence le « pas encore » crucial de notre existence chrétienne.¹¹ Ce qui est vrai : le Christ a déjà, de bien des manières, fait exploser nos vues familières sur le sacré. Mais cette nouvelle compréhension du sacré ne veut pas dire que d'un seul coup, nous allons comme par magie devenir aussi saints que les anges et que les Cieux Nouveau et la Terre Nouvelle sont déjà là. Si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, nous devons être prêts à reconnaître ce que Ratzinger appelle : « les limites permanentes de l'existence humaine dans ce monde. »¹² Mais un changement radical a quand même eu lieu. Les choses ne sont pas comme avant. Pourtant, les conditions empiriques de la vie dans ce monde restent « en vigueur » mais ces conditions, insiste Ratzinger « se sont déchirées et doivent continuer de plus en plus à se déchirer. »¹³ Il écrit :

[Le Christ] a déjà fait ce que nous devons faire ... Maintenant le défi est de nous laisser prendre dans son être « pour » le bien d'autres êtres humains, de nous laisser embrasser dans ses bras ouverts, qui nous attirent à lui. Lui, le Saint, nous sanctifie avec la sainteté que personne

*n'aurait jamais pu nous donner.*¹⁴

Nous vivons maintenant dans ce que Ratzinger appelle un « entre-deux », « un mélange de déjà là et de pas encore ». ¹⁵ Et c'est la réalité de ce « pas encore » qui permet d'expliquer pourquoi nous continuons à avoir besoin de sacrements visibles et tangibles, de la présence du Christ dans l'Eglise, et pourquoi tant de formes traditionnelles du sacré dans la religion ont survécu. Ratzinger écrit : « Le rideau du Temple s'est déchiré. Le Ciel s'est ouvert grâce à l'union de l'homme Jésus – et donc de toute l'existence humaine – et du Dieu vivant ». ¹⁶ Après cet événement extraordinaire il se demande : « Avons-nous encore besoin d'espace sacré, de temps sacré, de symboles médiateurs ? » Il répond : « Oui, nous en avons besoin... Nous en avons besoin pour nous donner la capacité de connaître le mystère de Dieu. » ¹⁷ C'est vrai, nous pouvons déjà oser dire que « nous participons à la liturgie céleste » mais cette participation, nous rappelle Ratzinger, se fait toujours à travers la médiation « des signes de la terre ». ¹⁸

J'aimerais ici faire une observation sur la Dernière Cène qui me semble pertinente à notre propos. A cette occasion, Jésus n'a pas simplement dit à nous et à ses disciples : « Aimez-vous les uns les autres ». Il a dit et il a *fait* également autre chose. « Il s'est placé », comme De la Taille le dit si finement, « dans l'ordre des signes, dans l'ordre des symboles ». ¹⁹ Après avoir pris le pain et le vin entre ses mains et avoir prononcé les mots : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », Jésus a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » En d'autres mots, conscient de notre besoin humain pour le tangible et le visible et sachant que nous vivons dans l'espérance et l'angoisse du « pas encore », Jésus nous demande de faire un rite simple, une liturgie en sa mémoire. Soucieux que dans cet « entre-deux » nous ayons l'assurance palpable de son amour, il s'est humblement « placé dans l'ordre des signes. »

Il ne fait aucun doute que nous vivons actuellement dans le temps du nouveau sacré. Mais nous ne sommes pas encore au ciel – Dieu le sait ! Au ciel, il n'y aura pas besoin de sanctuaire, d'autel ou de temple parce que le Christ lui-même sera le temple. Mais ici, sur terre, nous avons besoin de temple, d'une Eglise visible, des sacrements de la présence du Christ et du témoignage visible de religieux et religieuses, signes vivants - pour notre génération déroutée et inquiète - d'une espérance transcendante.

Et, que cela soit dit ici sans aucune hésitation, nous avons aussi besoin de la liturgie. Mais notre liturgie doit être façonnée à la lumière du nouveau sacré, ce qui veut dire une liturgie à la fois belle et assagie, exaltée et humble, une liturgie contemplant toujours profondément la présence du Christ notre Grand Prêtre mais aussi notre humble frère et serviteur, Christ l'ami des pauvres et des affamés, des malades et des oubliés, des opprimés et des

marginiaux.

4. Le nouveau sacré et les pauvres

J'ai toujours été frappé par un passage du Journal de l'âme du bienheureux Jean XXIII. Un jour de mars 1925, sous le titre « Préparation à mon ordination épiscopale » il écrit : « La robe de l'évêque me rappellera toujours la « splendeur des âmes » qu'elle représente et qui est la vraie gloire de l'évêque. A Dieu ne plaise qu'elle ne devienne jamais un motif de vanité. »²⁰ Je ne sais pas si le pape François connaissait ce passage, mais j'y ai repensé dès que j'ai entendu son homélie pour la messe chrismale du Jeudi Saint. Voici un extrait de ce qu'il a dit :

« Les vêtements sacrés du grand prêtre sont riches de symboles ; l'un d'eux est celui du nom des fils d'Israël inscrit sur les pierres d'onyx qui ornaient les épauettes de l'éphod, dont provient notre actuelle chasuble... C'est-à-dire que le prêtre célèbre en chargeant sur ses épaules le peuple qui lui est confié, et en portant leurs noms gravés en son cœur. Revêtir notre humble chasuble peut bien nous faire sentir, sur les épaules et dans notre cœur, le poids et le visage de notre peuple fidèle. »²¹

Le pape François continue en disant que : « La beauté de la chose liturgique... n'est pas seulement un ornement et un goût pour les vêtements, mais la présence de la gloire de notre Dieu resplendissant en son peuple vivant et consolé ». Il poursuit ainsi :

« L'huile précieux qui oint la tête d'Aaron ne se contente pas de parfumer sa personne mais se diffuse et atteint toutes les 'périphéries'. Le Seigneur le dira clairement : son onction est pour les pauvres, pour les prisonniers, pour les malades, pour ceux qui sont tristes et seuls.... C'est ainsi que nous devons faire l'expérience de notre onction, son pouvoir et son efficacité rédemptrice : aux 'périphéries' où se trouve la souffrance, où le sang est versé, il y a un aveuglement qui désire voir, il y a des prisonniers de tant de mauvais patrons.... pour donner la petite onction que nous tenons à ceux qui n'ont rien de rien. »²²

Le pape François nous alerte ici plus particulièrement sur le fait que, parfois, nous pouvons être si absorbé par les attributs extérieurs et les rubriques de la liturgie que nous pouvons en oublier ce qu'elle représente. Nous pouvons en oublier notre humble Seigneur et notre prochain dans le besoin. Un de mes amis dominicains donnait une retraite à un monastère contemplatif aux Etats-Unis quand on lui a demandé, un matin, d'apporter l'eucharistie à une sœur gravement malade. La sœur avait de grandes difficultés pour respirer et avait donc du être mise sous oxygène. Deux sœurs portant des

bougies l'ont accompagné jusqu'à sa chambre. A un moment donné, les bougies étaient si près du lit, et donc de la bouteille d'oxygène qu'il leur chuchota que cela pouvait être dangereux, qu'il pourrait y avoir un accident. Une des sœurs s'est tout de suite penchée sur le lit et, à sa grande surprise, a coupé l'oxygène ! Pas vraiment le bon réflexe. Dans le doute, il vaut mieux éteindre les bougies, pas le dernier souffle de votre sœur agonisante !

J'ai découvert que les Dominicains sont aussi enclins que n'importe qui à faire ce genre d'erreurs et à parfois accorder une attention exagérée aux formes extérieures de la pratique liturgique et de la vie religieuse. Une histoire du XV^{ème} siècle qui me vient à présent à l'esprit, me fait toujours rougir quand j'y pense. Elle concerne un frère dominicain qui était en grande conversation un jour avec une femme laïque remarquable, Sainte Catherine de Genève.²³ Le dominicain a été assez fou pour suggérer que parce qu'il avait renoncé au monde en faveur de la religion, contrairement à Catherine qui vivait dans le monde – « était mariée au monde selon ses mots » – il était mieux préparé qu'elle à « l'amour divin ». ²⁴ Catherine, bien que n'étant pas le moins du monde imbue de sa personne, fut tellement scandalisée en entendant ces mots, qu'elle sauta sur ses pieds avec une émotion si vive, nous dit-on « que ses cheveux sautèrent de leur bandeau et se répandirent sur ses épaules. » ²⁵ Elle s'exclama alors : « [Père], si je croyais que votre habit pouvait ajouter une seule étincelle à mon amour pour Dieu et si je ne pouvais obtenir l'amour divin d'aucune autre façon, je n'hésiterais pas à vous l'arracher ! » ²⁶

Il y a bien entendu une autre grande sainte italienne qui porte le nom de Catherine, la dominicaine Catherine de Sienne, du XIV^{ème} siècle. Catherine était une laïque qui montrait toujours le plus profond respect pour les religieux et religieuses. Ceci étant dit, à plusieurs reprises, le Père lui enseigna dans « Le Dialogue » que les personnes dans la vie religieuse peuvent parfois utiliser la pratique même de la religion pour passer outre les besoins désespérés des gens qui les entourent. Ces religieux(es) peuvent se croire si parfaits dans l'observance de toutes les règles et cérémonies qu'ils ont tendance à juger ceux que l'attention pour les nécessiteux rend moins observant de ces cérémonies. Le Père dit à Catherine :

« Je veux t'entretenir maintenant de ceux qui placent tout leur plaisir à recevoir la consolation intérieure. C'est au point que souvent, ils verront leur prochain en nécessité spirituelle ou temporelle, et sous couleur de vertu ils s'abstiendront de le secourir. « Je ne veux pas, disent-ils, perdre la paix et le repos de l'esprit ». Il leur semble donc que, se priver de la consolation ce serait m'offenser. Comme leur esprit est trompé par sa propre avidité ! Ils m'offensent bien plus vraiment en ne subvenant pas aux besoins de leur

prochain qu'en abandonnant toutes leurs consolations ».27

A l'extérieur, ces personnes - explique le Père -, tout en « portant la couleur d'un Ordre particulier », sont en fait retenues par la chaîne des « vieilles habitudes ». Elles vivent selon ce qui leur plaît et, dirait-on aujourd'hui, une mentalité légaliste :

« Ils s'attacheront aux pratiques et aux cérémonies extérieures de la religion plus qu'ils ne s'inspireront de son esprit, et souvent ils se laisseront aller, par défaut de lumière, à juger témérairement de ceux qui se conforment plus parfaitement qu'eux à l'esprit de la règle mais sont moins assidus dans l'accomplissement des actes extérieurs, qu'ils observent eux-mêmes ».28

Ces affirmations du *Dialogue* ne visent aucunement à minimiser l'importance des tous les observances religieuses communautaires ordinaires comme la participation au Chœur par exemple. Mais ces déclarations fortes et saisissantes disent clairement que l'observance des rites et des règles de la vie religieuse ne devrait jamais servir d'excuse pour nous détourner des besoins les plus urgents et pressants de notre prochain. Une observance authentique du nouveau sacré, établi par le Christ se traduit d'abord et avant tout par la capacité à reconnaître le Seigneur dans la fraction du pain mais aussi dans notre sœur ou notre frère brisé(e).

Un prédicateur de la tradition de l'Eglise, un saint, qui m'impressionne pour avoir saisi en profondeur le sens du nouveau sacré est Jean Chrysostome. Jean était connu à juste titre de ses contemporains sous le nom de « bouche d'or ». Il était le prédicateur le plus provocateur de sa génération. Laissez-moi vous lire un bref extrait d'un de ses sermons les plus remarquables :

« Voulez-vous donc honorer le corps de Jésus-Christ ? Ne le méprisez pas lorsqu'il est nu, et pendant qu'en cette église vous le couvrez d'étoffes de soie, ne lui laissez pas souffrir ailleurs le froid et la nudité. Car celui qui a dit : « Ceci est mon corps », et qui a produit cet effet par la vertu de sa parole, a dit aussi : « Vous m'avez vu souffrir la faim, et vous ne m'avez pas donné à manger. Car quand vous l'avez refusé à l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'avez refusé » (Mt 25, 45). Le corps de Jésus-Christ qui est sur l'autel n'a pas besoin d'habits précieux qui le couvrent, mais d'âmes pures qui le reçoivent ... Quelle utilité d'avoir une table garnie de coupes d'or en l'honneur du Christ quand lui-même est dévoré par la faim ? Secourez-le d'abord dans sa pauvreté et puis vous ornerez sa table avec ce qui vous restera. Vous lui donnez une coupe en or, mais vous ne lui présentez même pas une coupe d'eau froide ! Vous préparez pour sa table des étoffes tissées d'or, mais vous ne lui fournissez pas de quoi se vêtir... Tout en l'honorant dans la maison de Dieu, ne méprisez pas votre frère qui est accablé : ce temple là est bien plus important que l'autre ! » 29

Evitons tout malentendu, il convient de préciser tout de suite que Jean Chrysostome ne s'oppose pas à orner la maison de Dieu de manière belle et appropriée. Il n'est pas contre le fait d'avoir un calice en or, par exemple, sur l'autel et il le précise dans la même homélie. Ce n'est donc pas une question de ou/ou mais plutôt de et/et.

Quand Malcolm Muggeridge s'est rendu à Calcutta pour la première fois, il a été énormément impressionné par le travail fait auprès des pauvres et, une fois rentré chez lui, a fait une généreuse offrande d'argent, en s'imaginant que cela serait directement destiné aux pauvres. Mère Teresa lui a écrit pour le remercier et lui a dit qu'avec cet argent, elles avaient pu enfin acheter un calice en or pour l'autel. Muggeridge a d'abord été choqué, voire scandalisé mais il s'est ensuite souvenu de l'Evangile et du passage où Judas se plaint du parfum précieux répandu sur le Christ alors qu'il aurait pu être vendu et l'argent donné aux pauvres. Dans la pratique, pour les saints, ce n'est jamais une question de ou/ou, ou servir les pauvres ou adorer Dieu mais c'est les deux : et/et, un catholicisme non abrégé.

5. Le nouveau sacré et le suaire de Turin

S'il y a un nouveau Chrysostome parmi nous, je soupçonne que c'est le pape François. Mes connaissances historiques sont limitées mais je crois qu'aucun autre évêque de Rome n'a été aussi désireux que François de rendre vivant le lien entre l'adoration de Dieu dans la sainte liturgie et le service de Dieu dans les pauvres. C'était typique du pape François de faire remarquer alors que récemment il parlait du Suaire de Turin : « Ce Visage défiguré ressemble à tant de visages d'hommes et de femmes blessés par une vie qui ne respecte pas leur dignité, par des guerres et des violences qui frappent les plus faibles. »³⁰

Le suaire est aujourd'hui à Turin, comme vous le savez mais il n'a pas toujours été là. Au début du XVIème siècle il était en France, dans la Sainte Chapelle de Chambéry. Je mentionne ce fait parce que la mère de Saint François de Sales – un autre François – a visité cette chapelle quand elle était enceinte de François et, en présence du Suaire, a consacré son enfant à naître à Dieu.³¹ Bien des années plus tard, en 1613, époque à laquelle le suaire avait déjà été déplacé à Turin, François eut l'occasion de l'exposer à la cathédrale, devant un grand groupe de personnes, notamment un prince cardinal. La sueur, écrit-il dans une lettre, dégoulinait de son visage. Il devait faire chaud ce jour là et il devait être nerveux. A un moment donné, sa sueur est tombée sur le Suaire, ce qui, comme on peut l'imaginer n'a pas été du goût du cardinal. François écrit : « Le Prince Cardinal se cuyda fascher dequoy ma sueur degouttoit sur le saint Suaire de mon Sauveur ; mais il me vint au cœur

de luy dire que Nostre Seigneur n'estoit pas si délicat, et qu'il n'avoit point respandu de sueur ni de sang que pour les mesler avec les nostres. »³²

François est un des saints qui a clairement saisi les implications du nouveau sacré. Mais derrière François il y avait une autre sainte figure, cachée : sa mère. C'est elle, semble-t-il, qui l'a la première initié à la connaissance du nouveau sacré, ce qu'elle faisait plus en acte qu'en parole. François écrit dans la même lettre : « Mais dequoy me vay-je souvenir ? J'ay veu que quand mes frères estoyent malades en leur enfance, ma mère les faysoit coucher dans la chemise de mon père, disant que les sueurs des pères estoyent salutaires aux enfants. »³³

Cette affirmation est aussi inattendue et étonnante qu'elle est profonde. La mère de François de Sales était clairement convaincue que, dans la vie nouvelle que nous partageons avec le Christ, mêmes les tâches les plus humbles et subalternes sont de quelque manière remplies de grâce et de sainteté. Ce qui était considéré comme le monde profane – le monde des enfants malades et des pères travaillant à la sueur de leur front – est devenu le lieu du nouveau sacré. Et tous, malgré nos limitations et nos échecs humains foulons aujourd'hui une terre sacrée. Nos cœurs inquiets, nos vies blessées ont été rachetées par grâce. Que cela est étonnant ! Combien nous sommes bénis ! Tout moment peut être le moment, tout lieu peut être le lieu. Ce que nous considérions jadis comme sans espoir et hors la loi est maintenant au centre. Ce qui était jugé profane est maintenant sacré. En Christ nous sommes un temple saint.

1 "De Beato Dominico" XVII, in *Vitae Fratrum*, MOFPH, Vol I, ed., B. Reichert O.P. (Louvain 1846) p.79. Mis par moi-même en italique.

2 Pendant une des longues nuits de vigile de Dominique, on raconte que le diable, déguisé en frère, réussit par un tour d'intelligence à faire sortir le saint de la règle solennelle du silence. Tout content de son succès, le diable s'écria avec jubilation : « Enfin, je t'ai fait enfreindre le silence ! » Et Dominique, inspiré par la liberté et dignité que lui conférait l'Évangile chrétien de répliquer : « *Ego super silentium sum*: Je suis au-dessus du silence ! » "De Beato Dominico" XV, in *Vitae Fratrum*, MOFPH, Vol I, p.78.

3 "The Revelations of Margaret Ebner," in *Margaret Ebner: Major Works*, ed., L.P. Hindsley (Mahwah 1993) p.100.

4 Cité dans Congar, *The Mystery of the Temple*, trad en anglais. R.F. Trevett (Westminster, Maryland 1962) p.203.

5 *The Mystery of the Temple*, p.203.

6 Tirée d'une homélie prêchée par un moine bénédictin le dimanche des rameaux; cité par Esther de Waal dans "Le charisme bénédiction aujourd'hui", Conférence donnée au *Illinois Benedictine College*, le 26 April 1995.

7 Sermon 47, *Johannes Tauler: Sermons*, trad en anglais. M. Shradly (Mahwah, New Jersey 1985) p.154.

- 8 Ibid.
- 9 Gerard Manley Hopkins, "On St Ignatius's Spiritual Exercises," in *A Hopkins Reader*, ed., J. Pick (New York 1966) p.396.
- 10 Joseph Ratzinger, *The Spirit of the Liturgy*, trad anglaise J. Saward (San Francisco 2000) p.53.
- 11 Ibid.
- 12 Ibid.
- 13 Ibid., p.54.
- 14 Ibid., p.59.
- 15 Ibid., p.54.
- 16 Ibid., p.60.
- 17 Ibid., p.61.
- 18 Ibid., p.61.
- 19 Maurice de la Taille, *The Mystery of Faith and Human Opinion, Contrasted and Defined* (London 1930) p.212.
- 20 Pape Jean XXIII, *Journal of a Soul*, trad en anglais D. White (New York 2000) p.205.
- 21 Pape François, *Homélie de la messe chrismale*, Jeudi saint 2013.
- 22 Ibid.
- 23 Cf. *The Life and Doctrine of Saint Catherine of Genoa*, (London 1997) p.23.
- 24 Ibid.
- 25 Ibid.
- 26 Ibid.
- 27 St Catherine de Sienne *Le Dialogue*, 69, trad en français par J.Hurtaud, OP.
- 28 Ibid., 162.
- 29 Saint Jean Chrysostome, Homélie sur l'Évangile de Matthieu (deuxième lecture de l'Office des Heures, samedi XXI semaine du temps ordinaire), Homélie 50, 3-4.
- 30 Le Pape François, phrase d'un message-vidéo réalisé par le Pape à l'occasion de "l'exposition extraordinaire "du Saint Suaire à Turin (« Je m'associe à vous tous réunis devant le Saint Suaire »). Cf. Service d'information du Vatican, le 30 mars 2013.
- 31 Cf. Jean-Pierre Camus, *The Spirit of St Francis de Sales*, trans., J.S. (London 1910) p.306.
- 32 St François de Sales, Lettre à Mère de Chantal, 4 Mai 1614. Voir *Œuvres complètes*.
- 33 Ibid.

RENOUVELER LE TEMOIGNAGE PROPHETIQUE ET L'OPTION POUR LES PAUVRES

INVITATION FAITE AUX FEMMES RELIGIEUSES
AFRICAINES DE REJOINDRE LES PÉRIPHÉRIES DE LA
VIE

Sr Kenyuyfoon Gloria Wirba, TSSF

Sr Gloria Wirba fait partie de de la Congrégation des Sœurs Tertiaires de St François d'Assise dans la province du Cameroun. Elle a un Master en Sciences religieuses, une licence et un doctorat en missiologie de l'Université Urbaniana (Rome) et une licence en théologie de la vie consacrée de l'Université du Latran (Rome).

Original en anglais

1.0 Introduction

La parole d'un prophète sert à annoncer la présence de Dieu parmi son peuple ici et maintenant dans le but d'interpeler les mentalités et d'appeler à la conversion. Dans l'Ancien Testament, le témoin prophétique se lève pour faire la critique charismatique des institutions corrompues et de l'entêtement du peuple. A chaque fois que les Israélites oubliaient l'Alliance ou en sortaient, Dieu envoyaient des prophètes pour protester et pour les inviter à revenir. Ainsi, la fonction particulière des prophètes est l'ingérence passionnée et critique dans la vie du peuple. Ils critiquent radicalement leur société et appellent à une prise de conscience alternative, à contre-courant des gens et de la culture.¹

Comme les Israélites, les Africains aujourd'hui ont besoin de prophètes qui s'élèvent contre les institutions sociales, économiques et politiques injustes, aiguillonnent la conscience des riches qui oppriment les pauvres, crient contre l'amour affligeant de l'argent et du pouvoir et invitent les gens à revenir au Seigneur de tout leur cœur. Ce qui met les femmes religieuses de ce continent au défi d'assumer leur rôle en tant que « mères » consacrées et d'être aux avant-postes de cette mission. Elles sont appelées à dire aux opprimés qu'il faut se lever et marcher, à être la voix des sans-voix, l'espoir

des désespérés et un révélateur pour ceux qui sont aveuglés par l'amour de l'argent et du pouvoir.

Le témoignage de vie que les Africains trouvent le plus attirant et convainquant aujourd'hui est celui de la charité envers les pauvres, les opprimés, les rejetés, les malades, les toujours plus nombreux veuves et orphelins, les victimes des atrocités de la guerre, de la pandémie du VIH, des catastrophes naturelles, etc. Dans la culture africaine, la femme est présentée comme la mère de l'humanité, qui donne et soutient la vie. Elle la met au monde, la protège, la défend et l'encourage, parfois au dépend de sa propre vie.² Nous sommes appelées par notre « maternité africaine » et notre consécration religieuse à donner, protéger et promouvoir la vie.

1.1 Dans la culture africaine la femme donne, protège et promeut la vie

Le rôle de la femme africaine en tant que mère est centré sur sa responsabilité de donner et protéger la vie, une mission visant à garantir la continuité de la culture et de la spiritualité. Sa fonction est d'être un lien entre Dieu et l'humanité. Dans la culture et la société africaines, la maternité est fortement valorisée. Elle qualifie la femme comme personne qui respecte les principes sous-jacents du peuple, en termes de philosophie, biologie, éthique, religion, ainsi que dans sa complémentarité sexuée, sa puissance et les relations harmonieuses qu'elle établit. On fait référence à la femme comme « tutrice de l'événement merveilleux et « protectrice de l'événement miraculeux ».³ L'événement merveilleux qu'elle apporte est la vie. Un événement ahurissant. Elle est la tutrice à qui la vie a été confiée pour être servie, nourrie et chérie. Cette vie doit être transmise de génération en génération.

Dans la culture africaine, les mythes sur l'origine de l'humanité mettent souvent la femme au centre. Elle est présentée comme quelqu'un placée par Dieu, le créateur, dans une position stratégique pour une fonction spécifique de partage de son processus créateur-donateur de vie. Elle donne la vie au monde, la protège, la défend et l'encourage, parfois au dépend de sa propre vie. D'où le proverbe africain selon lequel la femme, mère de l'humanité ne doit pas être tuée parce que ce faisant on tue les enfants et donc l'humanité⁴. Certains mythes africains parlent de la « mère » primordiale d'où vient l'humanité. Les Akposso du Togo par exemple, pensent qu'au premier stade de la création *Owolowu* (Dieu) a fait une femme et a donné naissance avec elle au premier enfant, le premier être humain⁵. De là vient toute la race humaine. Les récits de création des Igbos du Nigeria tournent autour de la terre considérée comme « déesse mère ». On la considère comme la plus

précieuse et la plus proche déité dont la fonction principale est la fertilité. Selon ce peuple, la vie non seulement émerge de la terre mais est aussi nourrie et protégée par cette même terre. De la terre viennent la nourriture et l'eau qui sont les éléments vitaux pour la survie de l'humanité. La terre est personnifiée par une femme⁶. On considère que c'est de son humanité que l'humanité a émergé et que c'est à travers elle qu'elle est protégée, nourrie et soutenue. Par ailleurs, la femme est la première détentrice du sol et, dans la plupart des cas, c'est ce qui génère ses ressources⁷. Là où les gens souffrent de maladie, d'injustice, d'oppression, de pauvreté etc., la femme a donc un rôle décisif à jouer.

1.2 Option préférentielle pour les pauvres

De nombreuses congrégations féminines d'Afrique ont été fondées dans le but principal de répondre à l'un ou l'autre besoin des pauvres de la société. Il y a des communautés qui vivent et travaillent parmi les pauvres, les marginaux. Des pages remarquables de l'Histoire héroïque de l'évangélisation, du dévouement et de la solidarité ont été écrites dans ce domaine par des femmes religieuses africaines. Malgré tout, nous ne partageons pas de manière concrète et profonde la pauvreté de notre peuple. Nous ne sommes pas perçues comme pauvre à la manière des pauvres de la société. L'option préférentielle pour les pauvres, qui est le message central du pontificat du Pape François, est donc un aspect fondamental de la consécration religieuse. Elle nous met au défi d'adopter un style de vie simple et austère, comme individus et communautés, et d'aider notre peuple dans sa lutte contre la pauvreté.

L'option pour les pauvres est inhérente à la structure de la consécration religieuse. Ceux et celles qui sont consacré(e)s par le Père partagent la mission du Christ qui, au début de son ministère, a déclaré qu'il avait été consacré par l'Esprit pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres, rendre la liberté aux captifs, redonner la vue aux aveugles, libérer les accablés et proclamer une année de grâce du Seigneur (cf. Lc 4, 16-19). Servir les pauvres est un acte d'évangélisation et simultanément, un sceau d'authenticité de l'Évangile et un catalyseur de conversion permanente de la vie consacrée⁸. Cette mission du Christ trouve un écho dans notre société et interpelle la femme religieuse africaine, aujourd'hui plus que jamais, alors qu'elle voit ses enfants mourir de faim, ses jeunes errer dans les rues, ses frères et ses pères emmenés sur le front de guerre d'où beaucoup ne reviendront pas ou jetés par centaines dans des prisons où ils crient sans être entendus. Confrontée à cette amère réalité, la femme sent l'urgence de choisir les pauvres, qui attendent d'elle d'être *tout pour tous*⁹.

Etre ou partager avec les pauvres peut prendre la forme d'une aide financière, de l'apport de services (logement, santé, talents et aptitudes professionnelles) mais aussi d'aide non matérielle et non financière. Ecouter simplement et être avec eux est souvent apprécié par les gens qui pensent que la pire forme de pauvreté est la solitude. Cette écoute devient une forme d'auto-évangélisation. Dans leur simplicité et pauvreté matérielle, les pauvres ont beaucoup à nous apprendre sur la vie religieuse. L'option pour les pauvres, ce n'est donc pas uniquement leur donner en priorité notre attention, c'est aussi accepter le message dont ils sont porteurs. Ils nous aident avec pédagogie à sentir la vacuité d'une foi qui ne serait pas une force de transformation et de construction pour une société juste. Ils questionnent l'authenticité de notre pauvreté évangélique. Dans la pratique, les femmes religieuses africaines sont aujourd'hui mises au défi par les pauvres qu'elles servent d'apporter un témoignage évangélique renouvelé et dynamique d'oubli de soi et de sobriété, sous la forme d'une vie fraternelle faite de simplicité, de solidarité et d'accueil.

1.3 Témoignage prophétique

Le témoignage prophétique découle de notre suite du Christ et de notre dévouement à la mission. Cela demande une quête constante et passionnée de la volonté de Dieu, un don de soi, une communion sans faille avec l'Eglise, un discernement spirituel et un amour de la vérité. Il faut aussi de nouvelles manières d'incarner le message de l'Evangile dans les réalités humaines et les cultures¹⁰. Dans la société africaine où il faut pour survivre affronter un océan de problèmes, crises, défis et où les signes de la présence et de l'amour de Dieu semblent constamment effacés par l'avidité pour les biens matériels il est absolument indispensable de donner un témoignage prophétique convainquant et authentique. En tant que femmes consacrées, nous sommes appelées de toute urgence à témoigner avec l'audace du prophète qui ne craint pas de risquer sa vie pour son peuple¹¹.

En effet, l'Afrique aujourd'hui a besoin de prophètes qui non seulement dénoncent les maux sociaux, culturels et politiques de la société mais témoignent d'une autre manière de vivre enracinée dans les valeurs de l'Evangile et soient prêts à offrir leurs vies pour la Vérité. Le témoignage évangélique ne consiste pas d'abord à proclamer la Bonne Nouvelle mais découle « d'un pouvoir de persuasion qui vient de la cohérence entre la proclamation et la vie »¹². Il ne se base donc pas essentiellement sur le faire mais plutôt sur l'être pour Quelqu'un et sur le désir de révéler cette Personne à la société, constamment aveuglée ou entraînée loin de lui. Beaucoup ont vu en Jésus Quelqu'un qui avait parfaitement retrouvé la dimension prophétique,

qui savait voir précisément les choses et décider. Il a montré du doigt les erreurs de sa société et dénoncé les contradictions du ritualisme et du pharisaïsme qui avaient envahi la religion de son temps (cf. Mt 32, 1-39). Jésus a rendu manifeste le manque de cohérence entre le discours et la vie. Son message a été une source de libération et de cohérence interne. Il a été, par-dessus tout, le Vériste qui a restauré la primauté de Dieu (cf. Mt 5-7).

A la suite de Jésus, de nombreuses femmes religieuses africaines sont appelées à témoigner par leurs vies, leur regard sur la société et leur évaluation de la réalité. Dans un continent caractérisé par l'injustice institutionnalisée, l'instabilité politique, la violence, les contraintes économiques et toutes les formes de maux sociaux, notre mission de témoignage nous pousse à nous engager fidèlement en faveur de la construction de la paix, de la justice, des droits humains et de la promotion humaine. Nous sommes invitées à adopter une attitude prophétique et courageuse face à la corruption atroce, au détournement des fonds publics, au trafic d'armements, à l'envol des devises, à notre incommensurable exploitation par le monde occidental et au sécularisme qui vient à vive allure menacer notre continent. En tant que témoins prophétiques, nous devons dénoncer et renoncer non seulement aux auteurs des maux sociaux, politiques et économiques mais aussi aux structures culturelles cyniques qui promeuvent l'injustice et mettent à mal la justice et la paix. Il ne suffit pas de dénoncer, il faut nous consacrer à la construction de la paix à travers différents projets, groupes et initiatives.

Le rôle de la femme africaine devient plus prééminent quand la vie est touchée. Dès que la vie est menacée, elle se sent profondément atteinte et monte au créneau pour la défendre. Les femmes religieuses africaines sont donc appelées à monter au créneau pour témoigner que l'Évangile est un message de vie et d'amour. Nous avons besoin de manifester par nos vies une autre manière de vivre enracinée dans les valeurs de l'Évangile. Cela peut parfois exiger d'offrir nos vies pour la Vérité. Sans une authenticité de vie, l'identité religieuse est perdue et la mission devient un contre-témoignage. En fait, « la première forme d'évangélisation aujourd'hui est le témoignage. Les gens aujourd'hui font davantage confiance aux témoins qu'aux enseignants, à l'expérience qu'à l'enseignement, à la vie et l'action qu'aux théories. »¹³ Avec notre sensibilité féminine et notre patience, nous sommes invitées à aider notre peuple à prendre conscience du besoin de Dieu et à ouvrir les yeux pour voir les signes de péché et de mort présents dans notre société. Nous devons donc devenir des témoins crédibles, à travers une foi existentielle profonde, un contact personnel avec le Christ, l'expérience de Dieu par qui nous vivons. Il nous faut être des personnes à la recherche permanente de l'amour, de la vérité et de la justice.

Beaucoup de religieux(es) en Afrique, à la fois missionnaires et indigènes, sont morts en martyrs ces dernières années. Alors qu'il priait pour les missionnaires pendant son message de l'Angélus le dimanche 20 octobre, le pape François a dit : « Nous sommes particulièrement proche de tous les missionnaires qui donnent sans bruit leur vie pour diffuser le message de l'Évangile ». Il a évoqué en particulier une missionnaire italienne tuée au Niger après plus de 50 ans de service : « Comme l'italienne Afra Martinelli, qui a travaillé pendant de nombreuses années au Nigeria : elle a été tuée il y a quelques jours, à l'occasion d'un vol ; tous l'ont pleurée, chrétiens et musulmans. Ils l'aimaient. Elle a annoncé l'Évangile à travers sa vie, à travers l'œuvre qu'elle a réalisée, un centre d'éducation. Et c'est ainsi qu'elle a diffusé la flamme de la foi, qu'elle a combattu le bon combat! » Certains ont été tués, d'autres ont été emprisonnés et torturés, d'autres encore ont été kidnappés. Pour l'Évangile. C'est à des hommes et des femmes de cette trempe que les évêques africains ont rendu un hommage spécial pendant le synode : « Comment ne pas mentionner également toutes ces victimes de l'histoire récente de nos pays, ces hommes et ces femmes brutalement déchiquetés par les balles des dictateurs africains et étrangers et dont le seul crime était de réclamer la paix, plus de justice et de dignité humaine pour leurs concitoyennes et concitoyens opprimés. »¹⁴

1.4 Conclusion

Pour incarner le message de l'Évangile dans leur réalité socioculturelle, les femmes religieuses africaines doivent redécouvrir leur mission prophétique dans l'Église africaine et dans la réalité actuelle de leur société. C'est un défi de redécouvrir le rôle prophétique de nos fondateurs/fondatrices, de redécouvrir l'activité de l'Esprit Saint qui les a animés et qui continue à œuvrer aujourd'hui. Cela implique de revenir aux racines, à la vocation évangélique de l'Église. Cela veut également dire de mettre en lien les conditions socioculturelles de notre société contemporaine avec notre charisme¹⁵ qui est une force dynamique à interpréter en fonction des situations, du temps et de l'espace. Les signes des temps doivent être lus à la lumière de l'Évangile.

Les femmes religieuses africaines sont mises au défi de répondre à ces questions pérennes que les gens posent sur la vie présente et la vie à venir, sur le mystère de la douleur et de la souffrance, sur les relations etc. En tant que personnes consacrées, elles sont appelées à être une lumière dans une société caractérisée par l'instabilité politique, les conflits et les guerres chroniques, la maladie, la mort, etc. Ce sont des appels divins que seules des âmes habituées à suivre la volonté de Dieu en tout peuvent assimiler fidèlement et traduire dans des choix courageux, cohérents avec le charisme original et

en phase avec les exigences de situations de vie concrètes. Face à des problèmes si nombreux et urgents, qui semblent les dépasser ou les pousser au compromis, les femmes consacrées africaines aujourd'hui ne peuvent manquer de se sentir engagées à porter dans leurs cœurs et dans leurs prières les innombrables besoins de leur peuple.¹⁶

- ¹ Cf. J. FUELLENBACH, *Church: Community for the Kingdom*, Logos Publication, Manilla 2001, p. 183.
- ² Cf. J. S. MBITI, «The Role of Women in African Traditional Religion», in *Cahiers des Religions Africaines* 22 (1988) p. 69-82.
- ³ Pour les Africains, la vie est la plus haute valeur et la plus grande richesse qu'une personne peut acquérir. C'est l'axe autour duquel toutes les autres activités tournent. Tout ce qui met la vie en danger est considéré comme le pire des maux. Toute action morale, religieuse ou éthique est évaluée dans sa capacité à promouvoir ou à dégrader la vie.
- ⁴ Cf. J. S. MBITI, «The Role of Women in African Traditional Religion», in *Cahiers des Religions Africaines* 22 (1988), pp. 69-82.
- ⁵ Cf. *Ibidem*, p. 2.
- ⁶ Cf. G. PARRINDER, *West African religion: A study of the beliefs and practices of the Akan, Ewe, Yoruba, Igbo and Kindred Peoples*, Epworth Press, London 1961, p. 49.
- ⁷ Cf. P. DENISE – C. SAPPRIA, *Femmes d'Afrique dans une société en mutation*, Academia Press, Bruylant 2004, p. 65.
- ⁸ Cf. JEAN-PAUL II, *Vita Consecrata*, no. 82.
- ⁹ Cf. S. SEMPORÉ, « Les défis de la vie religieuse en Afrique : éclairage historique » in *Annales de l'Ecole Théologique Saint Cyprien*, Yaoundé (Cameroun), 10 (2005), p. 249.
- ¹⁰ Cf. JEAN-PAUL II, *Vita Consecrata*, no. 84.
- ¹¹ Cf. *Ibidem*, no. 85.
- ¹² *Ibidem*, no. 85.
- ¹³ JEAN-PAUL II, *Redemptoris Missio*, no. 42; PAUL VI, *Evangeli Nuntiandi*, no. 41.
- ¹⁴ SYNODE DES EVEQUES, DEUXIEME ASSEMBLEE SPECIALE POUR L'AFRIQUE *Lineamenta*, no. 51.
- ¹⁵ Cf. M. AZEVELLO, *Vocation for Mission: The challenge of religious life today*. Paulist Press, New York 1988, p.142.
- ¹⁶ Cf. *Vita Consecrata*, n. 73.

COMME UNE MUSIQUE AUX OREILLES DU PÈRE

P. David Glenday, MCCJ

Le P. David Glenday, missionnaire combonien est actuellement secrétaire général de l'Union des Supérieurs Généraux.

Cette réflexion a d'abord été écrite pour le magazine Worldmission de Manille. Elle a également été publiée dans la revue "Testimoni" N. 3, mars 2014.

Original en anglais

« Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux » (Lc 6, 36)

Dans le dernier quart du siècle dernier, l'Eglise du Royaume Uni a eu la chance d'avoir un leader exceptionnel en la personne du Cardinal Basil Hume, un moine bénédictin qui avait été abbé de sa communauté avant d'être nommé archevêque de Westminster en 1976. Le Cardinal Hume est décédé en juin 1999, après avoir été diagnostiqué d'un cancer à l'abdomen deux mois auparavant. Il a tiré profit au maximum de ces deux mois – y compris pour organiser son enterrement, les gens à inviter, la musique qu'il voulait, l'endroit où il voulait être enterré dans la cathédrale, les prières et les lectures de sa messe de Requiem.

Il a également choisi le prédicateur, un ami proche, Mgr John Crowley, et lui a demandé d'expliquer son choix de l'évangile, qui aurait pu sembler inhabituel pour une messe d'enterrement – La parabole du pharisien et du publicain en Luc 18, 9-14. « Quand je suis devenu abbé – a dit le Cardinal à son ami – et encore davantage quand je suis devenu archevêque et cardinal, je demandais au Seigneur : fais de moi un bon abbé, un bon évêque, permets-moi de devenir un bon cardinal. Maintenant que je sais que je vais bientôt rencontrer le Père face à face je réalise que cette prière, aussi sincère et belle soit-elle en son genre, n'est pas la prière qu'il veut entendre de moi. Non, la

prière qui est vraiment une musique aux oreilles du Père est différente : Dieu, prends pitié de moi, pécheur. Ce sont ces mots, concluait le cardinal, que je veux avoir sur les lèvres en allant vers le Père ».

Une grande découverte

Le cardinal Hume avait fait une grande découverte. A la fin de sa vie – une vie sainte et bonne – il avait compris que c’est quand nous faisons vraiment l’expérience de la miséricorde du Père que nous sommes au sommet, au centre, au cœur de son chef-d’œuvre d’amour. Il a reconnu que le pardon de Dieu pour nous n’est pas un simple travail de « rapiécage » consistant à redresser ce qui est tordu, un retour aux choses d’avant le péché.

Non, quand le Père nous pardonne, il crée toutes choses nouvelles. Il fait fleurir le désert, il nous conduit vers des expériences nouvelles et plus profondes de son amour pour nous, il nous montre combien nous sommes précieux à ses yeux. L’expérience de la miséricorde du Père est toujours un lieu où nous pouvons recevoir une grâce de croissance et de transformation, un lieu où nous pouvons comprendre un peu plus son amour fidèle, tendre, créatif, patient pour chacun.

Une autre manière de l’exprimer serait de dire : c’est dans notre expérience de la compassion et de la miséricorde du Père que nous pouvons connaître ici et maintenant la puissance de la Résurrection. Ce n’est pas un hasard si l’Exultet, le grand hymne de joie et de louange que l’Eglise chante la nuit de Pâques fait retentir, dans une puissante explosion, la trompette triomphale de la merveilleuse miséricorde de Dieu :

*Notre mort n’aurait pas été un gain,
si nous n’avions été sauvé.
Ô merveille de tes tendres soins pour nous !
Ô amour, ô charité au-delà du dicible,
Comme rançon pour un esclave tu as donné ton Fils !
Ô faute véritablement nécessaire d’Adam,
complètement détruite par la mort du Christ !
Ô bienheureuse faute
qui nous valut un si grand, un si glorieux Sauveur !*

Rendus beaux par la miséricorde

« Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé » (Rm 5, 20) : la miséricorde de Dieu est la miséricorde *de Dieu* - elle est donc chargée d’une

puissance sans égale. C'est cette miséricorde que Paul chante dans le fameux passage de 1 Co13 : l'amour « protège toujours, fait toujours confiance, espère toujours, persévère toujours. *L'amour ne faillit jamais* ». L'amour est pour toujours.

Une belle image peut peut-être nous aider. Un potier américain s'est rendu en visite au Japon mais en ouvrant sa valise, il s'est rendu compte que toutes les pièces de céramiques qu'il avait emportées pour les offrir à ses amis avaient été brisées pendant le voyage. Il jeta tout dans une poubelle en pensant que l'histoire s'arrêtait là. Il fut très surpris quand, à la fin de son séjour, son hôte lui offrit les mêmes pièces réparées avec de l'argent ! Il découvrit alors la tradition japonaise du *kintsugi*. Il raconte : « J'étais très étonné car en les jetant dans la poubelle je pensais ne plus jamais les voir. M. Kanzaki s'est mis à rire en voyant ma tête et m'a dit : « Elles sont encore mieux que quand tu les a amenées ! » Remarquable : je recevais en cadeau les vases que j'avais amenés pour les offrir...mais ils étaient d'une plus grande valeur qu'au départ ».

En fait, le *kintsugi* dans sa forme la plus achevée est une réparation à base d'or, de sorte que la brisure rend la pièce beaucoup plus précieuse que lorsqu'elle était « parfaite ». C'est le miracle de la miséricorde : l'amour de Dieu transforme notre expérience de péché et de fragilité en une rencontre nouvelle, plus profonde et plus réelle avec lui. Pas besoin de cacher nos « fractures » : elles sont ce qu'il y a de plus beau en nous !

Je suis une mission

Nous pouvons être au clair sur une chose : ce n'est qu'une expérience profonde de la miséricorde du Père qui permet à une personne de s'engager dans la mission. La mission est le four où se cuit le vase de la mission. C'est la salle des machines où la puissance de la mission est générée. C'est la partition à partir de laquelle on peut chanter le chant de la mission.

Pensons, par exemple à l'appel de Pierre en Luc 5. Surpris et émerveillé par cette prise miraculeuse de poissons, Pierre prend peur, il tombe à genoux devant Jésus et crie : « Eloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur ». Notons la réponse surprenante de Jésus. Il ne répond pas : Oui, Pierre, je sais que tu es un pécheur mais je te pardonne. Non, il dit : N'aie pas peur. N'aie pas peur de tes péchés (Jésus ne nie pas que Pierre soit en effet un pécheur !), n'aie pas peur de ta nature pécheresse mais concentre-toi plutôt sur le potentiel que mon Père miséricordieux voit en toi, sur les plans que la compassion de mon Père a pour toi, sur les personnes que tu pourras toucher, aider, conduire et guérir à travers cette expérience de miséricorde.

L'expérience de la miséricorde du Père est toujours un appel ; c'est toujours une mission. Grâce à la miséricorde, nous pouvons comprendre et vivre un peu les paroles merveilleuses du Pape François dans sa lettre sur la joie de l'Évangile : « La mission au cœur du peuple n'est ni une partie de ma vie ni un ornement que je peux quitter, ni un appendice ni un moment de l'existence. Elle est quelque chose que je ne peux pas arracher de mon être si je ne veux pas me détruire. Je suis une mission sur cette terre, et pour cela je suis dans ce monde. Je dois reconnaître que je suis comme marqué au feu par cette mission afin d'éclairer, de bénir, de vivifier, de soulager, de guérir, de libérer » (273).

Une mission de miséricorde

La mission commence par la miséricorde. La mission proclame la miséricorde. Et la méthode de la mission est la miséricorde. Je ne suis pas sûr que cela puisse être mieux exprimé que dans cette citation du deuxième livre du Pape Benoît sur Jésus : « Cela fait partie du mystère de Dieu d'agir *en douceur*, de construire uniquement *peu à peu* son histoire dans la grande histoire de l'humanité ; de devenir un homme de manière à pouvoir être ignoré de ses contemporains et par les forces décisives de l'histoire ; de souffrir et mourir et, après être ressuscité, de choisir de venir vers l'humanité uniquement à travers la foi des disciples auxquels il se révèle ; de continuer à frapper *délicatement* aux portes de nos cœurs et décille *doucement* nos regards si nous lui ouvrons la porte ». « Et pourtant, poursuit le Pape Benoît, n'est-ce pas là la véritable voie divine ? Ne pas écraser pas un pouvoir externe mais donner la liberté, offrir et susciter l'amour ».

La mise en italique dans cette citation est de moi. Remarquez les adverbes : Dieu agit « doucement », « peu à peu », « délicatement ». Ce sont les adverbes d'une mission née de la miséricorde. Et c'est la mission à laquelle nous sommes appelés car l'expérience du pardon, si elle est authentique, nous conduit nous aussi à pardonner, à être compatissants, patients. A notre manière petite et imparfaite, nous commençons à refléter, à incarner la miséricorde du Père dans tout son pouvoir doux mais irrésistible. Et c'est le seul pouvoir qui, en définitive, renouvellera la face de la terre.

PAROLES DU PAPE FRANÇOIS AUX CLARISSES

Chapelle du chœur de la Basilique Sainte-Claire, Assise Vendredi 4 octobre 2013

Original en italien

Je pensais que cette rencontre se serait déroulée comme nous l'avons fait deux fois à Castel Gandolfo, dans la salle capitulaire, seul avec les sœurs, mais je vous confesse que je n'ai pas le courage de faire sortir les cardinaux. Faisons-la comme cela.

Bien. Je vous remercie beaucoup de l'accueil et de la prière pour l'Église. Quand une religieuse de clôture consacre toute sa vie au Seigneur, il se produit une transformation que l'on ne finit pas de comprendre. Normalement, notre esprit serait conduit à penser que cette sœur devient isolée, seule avec l'Absolu, seule avec Dieu ; c'est une vie ascétique, pénitente. Mais cela n'est pas la voie d'une religieuse de clôture catholique, ni même chrétienne. La voie passe par Jésus Christ, toujours ! Jésus Christ est au centre de votre vie, de votre pénitence, de votre vie communautaire, de votre prière et aussi de l'universalité de la prière. Et sur cette voie, il se passe le contraire de ce que pense celui qui croit qu'elle sera une religieuse de clôture ascétique. Quand elle emprunte la route de la contemplation de Jésus Christ, de la prière et de la pénitence avec Jésus Christ, elle devient profondément humaine. Les religieuses de clôture sont appelées à avoir une grande humanité, une humanité comme celle de la Mère Église ; humaines, comprendre toutes les choses de la vie, être des personnes qui savent comprendre les problèmes humains, qui savent pardonner, qui savent demander au Seigneur pour les personnes. Votre humanité. Et votre humanité vient par cette voie, l'Incarnation du Verbe, la voie de Jésus Christ. Et quel est le signe d'une religieuse aussi humaine ? La joie, la joie, quand il y a la joie ! Cela m'attriste quand je vois des religieuses qui ne sont pas joyeuses. Elles sourient peut-être, mais avec le sourire d'une hôtesse de l'air. Pas avec le sourire de la joie, de celle qui vient de l'intérieur. Toujours avec Jésus Christ. Aujourd'hui, pendant la *Messe*, en parlant du Crucifié, je disais que François l'avait contemplé avec les yeux ouverts, avec ses blessures ouvertes, avec le sang qui coulait. Et cela est votre contemplation: la réalité. La réalité de Jésus Christ. Pas des idées abstraites, pas des idées

abstraites, parce qu'elles assèchent l'esprit. La contemplation des plaies de Jésus Christ ! Et il les a emportées au Ciel, et il les porte ! C'est la route de l'humanité de Jésus Christ : toujours avec Jésus, Dieu-homme. C'est pour cette raison que c'est si beau quand les personnes vont au parloir des monastères et demandent des prières et parlent de leurs problèmes. Peut-être la religieuse ne dit-elle rien d'extraordinaire, mais c'est une parole qui lui vient précisément de la contemplation de Jésus Christ, car la religieuse, comme l'Église, est sur la voie d'être experte en humanité. Et cela est votre voie : pas trop spirituelle ! Quand elles sont trop spirituelles... Je pense à la fondatrice des monastères de la concurrence, sainte Thérèse, par exemple. Quand une religieuse venait la trouver, avec ces choses (trop spirituelles), elle disait à la cuisinière : « Donne-lui un beefsteak ! ».

Toujours avec Jésus Christ, toujours. L'humanité de Jésus Christ ! Car le Verbe est venu dans la chair, Dieu s'est fait chair pour nous, et cela vous donnera une sainteté humaine, grande, belle, mûre, une sainteté de mère. Et l'Église vous veut ainsi : des mères, une mère, une mère. Donner vie. Quand vous priez, par exemple, pour les prêtres, pour les séminaristes, vous avez avec eux un rapport de maternité ; avec la prière, vous les aidez à devenir les bons pasteurs du Peuple de Dieu. Mais rappelez-vous du beefsteak de sainte Thérèse ! Cela est important. Et c'est le premier point : toujours avec Jésus Christ, les plaies de Jésus Christ, les plaies du Seigneur. Car c'est une réalité que, après la Résurrection, Il les avait et les a portées.

Et la deuxième chose dont je voulais vous parler, brièvement, est la vie de communauté. Pardonnez, supportez-vous, car la vie de communauté n'est pas facile. Le diable profite de tout pour diviser ! Il dit : « Je ne veux pas parler mal, mais... », et la division commence. Non, cela ne va pas, car cela ne conduit à rien : si ce n'est à la division. Prendre soin de l'amitié entre vous, de la vie de famille, de l'amour entre vous. Et il faut que le monastère ne soit pas un Purgatoire, mais qu'il soit une famille. Les problèmes existent, il y en aura, mais, comme on fait dans une famille, avec amour, il faut chercher la solution avec amour ; il ne faut pas détruire celle-ci pour résoudre cela ; il ne faut pas qu'il y ait de la compétition. Prendre soin de la vie de communauté, car dans la vie de communauté, il en est ainsi, une famille, c'est précisément l'Esprit Saint qui est au milieu de la communauté. Je voulais vous dire ces deux choses : toujours la contemplation, toujours avec Jésus ; Jésus, Dieu et Homme. Et vivre la vie de communauté toujours avec un cœur grand. Laissant passer, ne pas se vanter, tout supporter, sourire avec le cœur. Et le signe en est la joie. Et je demande pour vous cette joie qui naît précisément de la véritable contemplation et d'une belle vie communautaire. Merci ! Merci de votre accueil. Je vous demande de prier pour moi, s'il vous plaît, ne l'oubliez pas ! Avant la Bénédiction, prions la Vierge : Je vous salue Marie.

LA VIE DE L'UISG

Avec notre reconnaissance : L'UISG a dit au revoir fin mars à Sr Josune Arregui, CCV, notre secrétaire de direction depuis 2010. Nous lui sommes profondément reconnaissantes d'avoir exercé sa fonction avec dévouement, enthousiasme et perspicacité. Nous la remercions d'avoir servi si généreusement et lui souhaitons plein de bonnes choses dans sa nouvelle mission à Madrid.

Talitha Kum : Le 20 mai 2014, une conférence de presse très positive au Vatican a annoncé le lancement d'une campagne internationale de sensibilisation « Un jeu pour la vie : dénonce le trafic des personnes » pendant la Coupe du Monde du Brésil du 12 juin au 13 juillet. Cette campagne est promue par les réseaux Talitha Kum de religieux et religieuses. Le Pape François s'est fortement élevé contre le phénomène du trafic des personnes : « une plaie dans le corps de l'humanité contemporaine, un fléau sur le corps du Christ...a crime contre l'humanité ». Le P. Lombardi, SJ a présenté les intervenants : le Cardinal Joao Braz de Aviz (Préfet de la Congrégation pour les Instituts de Vie Consacrée et les Sociétés de Vie Apostolique) ; Sr Carmen Sammut, MSOLA (Présidente de l'UISG); Mme Antoinette Hurtado, qui parlait au nom de l'ambassadeur des USA près le Saint-Siège, son excellence M. Kenneth Hackett ; Sr Estrella Castalone FMA (Coordinatrice de Talitha Kum) et Sr Gabriella Bottani SMC (Coordinatrice du réseau Um Grito Pela Vida au Brésil). Merci d'encourager les membres de votre congrégation à devenir partenaire de Talitha Kum dans leur région et à soutenir d'autres initiatives contre le trafic des personnes. Allez sur www.talithakum.info et soutenez la campagne contre le trafic des personnes durant la Coupe du monde organisée par les sœurs du Brésil – voir leur blog sur <http://gritopelevida.blogspot.com.br/>

Violence sexuelle contre les femmes dans les conflits : Ce sujet de préoccupation très important a été au centre d'un sommet mondial sous l'égide du ministre britannique des Affaires étrangères William Hague et de l'envoyée spéciale du UNHCR Angelina Jolie. Les statistiques sont choquantes : 30 000 ont été violées pendant la guerre en Bosnie mais seuls 30 cas ont été portés devant la justice comme partie intégrante du règne de la terreur. Il y a des rapports tout aussi alarmants du Congo, du Soudan du Sud et de presque toutes les zones de guerre. Pour préparer la conférence la BBC, en collaboration avec Radio Vatican, a organisé une émission spéciale sur ce sujet. Trois sœurs, Sr Elena Balati CMS, Sr Georgette Tshibangu FMM et Sr Munyerenkana Chiharhula Victoria, MSOLA, ont été invitées à participer à l'émission. Elles représentaient de nombreuses sœurs qui, dans le monde, travaillent avec les victimes de violence sexuelle dans les zones de conflit.

Conférence nigériane des femmes religieuses : De belles célébrations ont eu lieu pendant trois jours (20-22 février) pour le 50^{ème} anniversaire de la Conférence. Des milliers de personnes ont participé à la messe du 22 février célébrée à la Basilique de la Très Sainte Trinité à Onitsha. Il y a eu un débordement de gratitude pour les sœurs passées et présentes qui ont servi et servent l'Eglise au Nigéria avec tant de courage et de fidélité. Le thème des célébrations – unité pour l'amour et le service – exprime le désir des membres de la Conférence de continuer à collaborer pour être plus efficaces dans la mission et le ministère. Sr Veronica Openibo, SHCJ – membre de la direction – a représenté l'UISG lors de ces célébrations.

Conférence des Religieux(es) du Canada : Nous félicitons la CRC pour son 60^{ème} anniversaire. Sa récente assemblée générale qui a eu lieu à Montréal du 29 mai au 1^{er} juin avait pour thème : Au-delà des frontières, un appel à la transformation. Avec le P. Anthony Gittins, CSPs, comme principal intervenant, les participants ont approfondi le défi de la diversité culturelle dans le contexte congrégationnel et dans celui des ministères. Sr Patricia Murray (Secrétaire de direction de l'UISG) représentait les deux unions internationales des supérieur(e)s généraux(ales) à la conférence.

Regina Mundi en Diaspora : Quand l'Institut Pontifical Regina Mundi (Rome) a fermé en 2006, l'UISG a cherché à promouvoir la formation théologique des sœurs dans les pays en développement. En 2012, un programme subventionné de un an accordant des aides pour les **frais d'inscription universitaire** a été mis en place. Des formulaires de candidature sont distribués chaque automne dans le bulletin de l'UISG aux congrégations membres. Le comité s'est récemment retrouvé et a été heureux d'accorder cette subvention à 98 candidats.

Comité directeur : La réunion du comité directeur des 21-22 mai a couvert un large éventail de thèmes y compris la planification du 50^{ème} anniversaire de l'installation de l'UISG et la rencontre du Conseil des déléguées qui aura lieu à Accra (Ghana) en novembre 2014. Le CG a actualisé le plan d'action défini lors de la dernière assemblée. Il est consultable sur le site web de l'UISG. Une étude a été initiée pour savoir comment renforcer et améliorer la communication dans le réseau international UISG. Ce sujet sera ouvert à la discussion lors de la rencontre au Ghana.

Année de la Vie consacrée :

Événements marquants à ne pas oublier :

Ouverture à Rome : Vigile du 29 novembre 2014 – Premier dimanche de l'Avent le 30 novembre 2014

Clôture à Rome : Vigile du 1^{er} février 2016 – Journée mondiale de la Vie consacrée le 2 février 2016.

(partout dans le monde – temps de réflexion et de partage pendant toute cette période – les religieux(es) sont invité(e)s à organiser des événements au niveau local)

Événements à Rome :

Rencontre œcuménique des hommes et femmes consacré(e)s : 22-24 janvier 2015.

Atelier pour les formateurs : 8-11 avril 2015

Atelier pour la jeunesse et les jeunes consacré(e)s : Rome, septembre 2015

Semaine d'unité mondiale de la vie consacrée dans l'Eglise : 24 janvier-2 février 2016

Thème : Suivre l'Évangile dans le futur

Rencontres du Conseil des 16 et du Conseil des 18 : Ces rencontres ont lieu deux fois par an avec la Congrégation des Instituts de Vie Consacrée et des Sociétés de Vie Apostolique et la Congrégation pour l'Évangélisation des peuples. Un grand merci à celles qui ont apporté des réflexions et des propositions sur les thèmes ouverts à la discussion pour les rencontres de mai : La révision du document *Mutuae Relationes (Conseil des 16)* et les défis et difficultés des communautés religieuses dans les territoires missionnaires qui vivent une transition de la mission *ad gentes* à celle des *églises jeunes (Conseil des 18)*. La formation (à la fois universitaire et pratique) est considérée comme centrale dans la préparation des missionnaires, surtout dans les endroits les plus lointains et les plus difficiles. Une discussion très féconde a eu lieu sur *Mutuae Relationes* et les propositions déjà reçues ont été transmises à la Congrégation pour les Instituts de Vie Consacrée.

Site web : Nous vous rappelons que Vidimus Dominum – une initiative conjointe de l'UISG et de l'USG – donne des informations à jour sur différents aspects de la vie religieuse dans le monde. Il est accessible en 4 langues – italien, français, espagnol et anglais. Nous sommes reconnaissantes à Sr Nadia Bonaldo, FSP et à son équipe de traducteurs(trices) qui nous tiennent au courant de nombreux projets, activités et événements intéressants.

Félicitations à la présidente de l'UISG, Sr Carmen Sammut, MSOLA qui vient d'être nommée membre du Conseil Pontifical pour le Dialogue interreligieux. Sr Carmen, de Malte, est supérieure générale des sœurs missionnaires de Notre Dame d'Afrique. Elle a un diplôme en arabe et études islamiques de la PISAI (Rome) et a passé beaucoup d'années en mission en Mauritanie, Algérie, et Tunisie où elle a travaillé dans différents contextes musulmans. Elle a récemment pris la parole lors de l'assemblée annuelle organisée par les religieux(es) catholiques d'Australie.